

JOURNAL
DES
DEMOISELLES

CINQUANTE-DEUXIÈME ANNÉE

PARIS
AU BUREAU DU JOURNAL, RUE VIVIENNE, 48

—
1884
Ayuntamiento de Madrid

JOURNAL

DEMOISELLES

CINQUANTE-DEUXIÈME ANNÉE

PARIS

DEBROUILLÉ, RUE VIVIENNE, 15

TABLE

DU CINQUANTE-DEUXIÈME VOLUME

INSTRUCTION

La Céramique, par Th. Bentzon, p. 1 et 29. — *Flo-rian*, par Mme Bourdon, p. 64. — *HISTOIRE ET ROMANS*, par Mlle A. Urbain : *Madame Roland*, p. 85, 113 et 141. — *Buffon*, par Mme Bourdon, p. 204. — *Voyage au Cambodge*, par Léon de Tinsseau, p. 225 et 253. — *Cuvier*, par Mme Bourdon, p. 260. — *Les Fleurs à Paris*, par Fulbert Dumonteil, p. 281 et 309. — *A travers les Mots de notre histoire*, par Charles Rozan, p. 37, 92, 121, 176, 234 et 289.

BIBLIOGRAPHIE

L'Art dans la maison, par H. Havart, p. 9. — *Clémentine de la Fresnaye*, par Mme Maryan, p. 10. — *Tout seul*, par E. Carpentier, p. 10. — *Sauvons-le*, E. Carpentier, p. 10. — *Les Ignorances de Madeleine*, par E. Carpentier, p. 11. — *Normands et Normandes*, par Mme de Witt-Guizot, p. 36. — *Entre les Alpes et les Carpathes*, par M. l'abbé L. Vigneron, p. 63. — *L'Esprit des plantes*, par Mme Emmeline Raymond, p. 63. — *Stéphanette*, par Bernard Seigny, p. 63. — *Huit jours à Lourdes*, par J. V., p. 64. — *Lettres d'un Dragon*, par P. D., p. 90. — *Le Secret de la chambre verte*, par Michel Auvray, p. 91. — *Sous le joug*, par Zénaïde Fleuriot, p. 91. — *PARIS INCONNU : Les Merveilles de la charité*, par L. de la Rallaye, p. 119. — *Les grandes Epouses*, par M. de Lescure, p. 121. — *Ce que les Maîtres et les Domestiques doivent savoir*, par Ermance Dufaux, p. 146. — *Marie, notre gloire et notre espérance*, p. 147. — *Les Elfes*, par Marguerite Noël, p. 147. — *La Maison de famille*, par Mme Maryan, p. 147. — *Monsieur le Curé*, par la comtesse Marie, p. 148. — *Lettres de Philippe II à ses filles*, par Gachard, p. 174. — *Pauline de Montmorin*, par M. Bardoux, p. 175. — *Reine et Maîtresse*, par Mme de Witt, p. 176. — *La reine Victoria et la princesse Alice*, p. 202. — *Les Fresques*, par Ouida, p. 204. — *Récits créoles*, par Ch. Baissac, p. 204. — *Le docteur Chabot*, par Ernest Lionnet, p. 232. — *Petit Traité d'instruction morale et civique*, par Pégat, p. 232. — *Lettres de M. Guizot à sa famille et à ses amis*, recueillies par Mme de Witt, p. 232. — *Histoire de France racontée aux enfants*, par MM. les abbés Bailleux et Martin, p. 260. — *Lettres de Louis Veuillot*, p. 261. — *Une Femme du monde au pays des Zoulous*, par lady Barker, p. 262. — *De Paris au Japon, à travers la Sibérie*, par E. Cotteau, p. 286. — *Visite aux Lieux Saints*, par M. l'abbé Amodru, p. 287. — *A travers l'Europe*, par M. Routier, p. 287. — *Le Fils de Pierre le Grand*, par M. Melchior de Vogué, p. 287. — *A Mi-côte*, recueil de poésies, par J. Vaudon, p. 288. — *Désertion*, par Mlle Z. Fleuriot, p. 317. — *Le Jardinier des Dames*, par Mme Céline Fleuriot, p. 317. — *Deux Livres d'étrennes*, par Mlle E. Carpentier, p. 318. — *Les Psaumes*, par M. F. de Groot, p. 318.

ÉDUCATION

CONSEILS, par Mme Bourdon : p. 11. — *Les Greniers*, p. 94. — *Petites choses*, p. 148. — *Lettre à une belle-mère*, p. 292. — *Aline de Chanterive*, par Mme la comtesse de la Rochère, p. 13, 39, 67, 96, 123, 150 et 179. — *Jaqueline*, par Mme Bourdon, p. 17, 46, 74, 103, 130, 257, 184 et 215. — *Blquette*, par Michel Aubray, p. 207, 237, 264, 293 et 319. — *L'Etoile des Rois mages*, par Maria de Fos, p. 243, 270 et 299.

POÉSIES

L'Aïeule, par M. le comte Anatole de Ségur, p. 23. — *L'Enfant*, par M. le comte Anatole de Ségur, p. 46. — *La Chanson de l'Alouette*, par Victor de Laprade, p. 73. — *Le Nid dérobé*, par Chopin, p. 102. — *Travaillons*, par Victor de Laprade, p. 129. — *La Galette lorraine*, par André Theuriot, p. 156. — *Ballade*, par André van Hasselt, p. 184. — *Le Nid et le Berceau*, par Mme Ducros, p. 218. — *Le Réséda*, par M. Jules Bondon, p. 243. — *L'Horloge*, par E. Puffeney, p. 270. — *Caprice*, par J. Vaudon ; *le Mousse*, par le même, p. 299. — *Réveil*, par Paul Collin, p. 319.

REVUE MUSICALE

Par Mademoiselle Marie Lassaveur.

L'Année nouvelle. Les Souhais. NOTRE ALBUM-PRIME : les Succès du Piano. La Sylphide. Ouvrages lyriques de 1883. Les Heures paisibles, p. 24. — *Théâtres lyriques : Simon Boccanegra, la Fandole, Manon au creuset. Publications récentes. Les succès du piano*, p. 51. — *Velléités intempestives. Manon à Favart. Théâtres lyriques en perspective. Sigurd à Bruxelles. Sans toi, romance-élegie, poésie du docteur de Beauvais, musique d'Adrien Tallexy*, p. 79. — *Théâtres lyriques. Gayarre. Théâtres étrangers : Neron en Russie. Concerts. Compositions choisies*, p. 107. — *Théâtres lyriques. Italiens. La Rédemption au Trocadéro. Une étoile à l'horizon*, p. 135. — *Sapho à l'Opéra. La Rédemption*, p. 163. — *Théâtres et Concerts, au revoir ! La nouvelle Etoile du Nord, virtuose et compositeur*, p. 193. — *Trois Premières en une soirée. Du Coloris musical*, par A. Marmontel, p. 219. — *Victor Massé. Musique en mer, 1854. Laureats du Conservatoire. Une mélodie nouvelle*, p. 247. — *Théâtres lyriques. Le dieu Wagner. Nouveautés*, p. 275. — *La chronique à l'afût d'une première représentation. Inspiration. Les Maîtres du Piano, album-prime du Journal des Demoiselles, pour 1885*, p. 304. — *Coup d'œil à travers notre Album-Prime de 1885. Les Maîtres du Piano. Théâtres lyriques à vol d'oiseau*, p. 327.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Gougère. Gâteau de foies de poulets, p. 23. — *Gâteau de châtaignes*, p. 51. — *Pommes de terre aux anchois. Biscuit de madère*, p. 78. — *Moyen de conserver le poisson vivant sans réservoir*, p. 107. — *Soufflé à la féculé de pommes de terre*, p. 134. — *Soufflé de fromage. Sauce béarnaise*, p. 163. — *Croûte aux fraises et aux cerises. Compote sans feu*, p. 190. — *Liqueur de framboise*, p. 214. — *Crème d'Hébe. Pêches à la Malvoisie*, p. 247. — *Gâteau de pommes. Tomates farcies*, p. 274. — *Soufflé de fromage. Conservation des fruits d'hiver*, p. 326.

CORRESPONDANCE

Par C. de Lamiraudie.

Pages 26, 54, 81, 110, 137, 16, 193, 221, 250, 277, 306 et 329.

MISCELLANÉES

Pages 28, 56, 81, 83, 84, 109, 112, 140, 168, 190, 196, 224, 236, 252, 280, 298, 308 et 332.

REBUS

La prudence est la mère de la sûreté, p. 28. — 11

faut réfléchir avant de parler, p. 56. — En tout la vie se révèle, sous la neige et sous le soleil, p. 81. — Chaque âge à ses peines et ses tourments, p. 112. — Il est difficile de se faire un grand nom dans les arts, p. 140. — Qui n'a pas d'aisance n'a pas d'indépendance, p. 168. — Personne n'est au dessus de la loi, p. 196. — Aide-toi, le ciel t'aidera, p. 224. — La mort n'épargne personne, p. 252. — L'aliment de l'âme, c'est la vérité et la justice, p. 280. — Le temps emporte beaucoup de chagrins et de peines, p. 308. — Qui s'y frotte s'y pique, p. 332.

MUSIQUE

JANVIER. — *Souvenir breton*, quadrille, par Wekerlin.

MAI. — *Idylle*, poésie de Camille de Gérans, musique de M. A. Guerrier.

SEPTEMBRE. — *Danse villageoise*, par Mlle Hortense Wild.

ANNEXES DIVERSES

JANVIER. — Deux gravure de modes. — PETITE PLANCHE REPOUSSÉE : Mouchoir (dentelle Renaissance) Dentelle au crochet, Etoile crochet à la fourche. — ETUDE D'AQUARELLE : Bouquet pensées et myosotis. — PREMIER ALBUM : Confections et costumes, confection et costume pour enfants, broderies et travaux divers.

FÉVRIER. — Une gravure de modes. — Une gravure de travestissements. — PETITE PLANCHE DE TRAVAUX : Chiffres, bouquet de la planche coloriée, Deux petites bandes (tapisserie par signes). — PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE : Coussin (canevas parisien). — DEUXIÈME ALBUM : Costume et confection, costume et travestissements pour enfants, tapisserie par signes, broderies et travaux divers.

MARS. — Une gravure de modes. — PETIT ALBUM DE BRODERIE : Alphabets, Bouquet. — ETUDE D'AQUARELLE : Roses trémières. — TAPISSERIE PAR SIGNES : Prie-Dieu. — TROISIÈME ALBUM : Costume, costumes de fillettes, broderies et travaux divers.

AVRIL. — Une grande gravure de confections. — Une gravure de chapeaux. — PETITE PLANCHE REPOUSSÉE : Fond avec encadrement (crochet à la fourche). — CARTONNAGE : Cache-pot (imitation de faïence décorée). — QUATRIÈME ALBUM : Toilette de premières communiantes, costumes d'enfants, broderies et travaux divers.

MAI. — Une gravure de modes. — Une gravure d'enfants. — PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE : Coussin point de diable avec bouquet point ombré. — CINQUIÈME ALBUM : Costumes et confections, costumes d'enfants, broderies et travaux divers.

JUIN. — Une gravure de modes. — PLANCHE REPOUSSÉE : Dessus de berceau (guipure Richelieu). — SALON DE 1884 (reproduction par le procédé pantotypique) : *L'aumône à Venise*, par Barrias. — SIXIÈME ALBUM : Confections, costume de bain, costumes de fillette et de babys, broderies et travaux divers.

JUILLET. — Une gravure de modes. — PLANCHE COLORIÉE : Bouquets tapisserie pour semé. — SALON DE 1884 (reproduction par le procédé pantotypique) : *La Coupe improvisée*, par mademoiselle Gardner. — SEPTIÈME ALBUM : Costumes, costumes de bains, objets de lingerie pour fillettes et enfants, broderies et travaux divers.

AOUT. — Une gravure de modes. — GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX : 1^{er} côté : Têtière (personnages), nappe d'autel tulle grec. — 2^e côté : Ecran Louis XVI (tapisserie par signes). — PETITE PLANCHE COLORIÉE : Croquis réduit de l'écran Louis XVI. — PLANCHE DE BRODERIE : Alphabet pour taie d'oreiller. — HUITIÈME ALBUM : Amazone, costumes, costumes d'enfants, broderies et travaux divers.

SEPTEMBRE. — Une gravure de modes. — PLANCHE D'AMEUBLEMENT pour chambre de jeune fille. — CARTONNAGE : Abat-jour découpé avec transparent (Hibiscus), 1^{re} partie. — NEUVIÈME ALBUM : Costumes, costumes d'enfants, lingerie, broderies et travaux divers.

OCTOBRE. — Une gravure de modes. — Une gravure de chapeaux. — PLANCHE REPOUSSÉE COLORIÉE : Voile de fauteuil en étamine écru. — CARTONNAGE : Abat-jour découpé avec transparent (Hibiscus), 2^e partie. — DIXIÈME ALBUM : Costumes, costumes d'enfants, confections, broderies et travaux divers.

NOVEMBRE. — Une grande gravure de confections. — Une gravure d'enfants. — PLANCHE COLORIÉE : bande tapisserie. — PLANCHE DE TRAVAUX D'ÉTRENNES. — ONZIÈME ALBUM : Broderies et travaux divers.

DÉCEMBRE. — Une gravure de modes. — PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE : Coussin en peluche. — IMPRESSION SUR ÉTOFFE : Sac à ouvrage en toile. — PLANCHE REPOUSSÉE : Plastron et garniture pour robe d'enfant (application). — CARTONNAGE : Calendrier, Voyage à travers la mode. — DOUZIÈME ALBUM : Costumes, costume d'enfant, broderies et travaux divers.

PATRONS DE GRANDEUR NATURELLE

JANVIER. — PLANCHE I. — *Grande planche recto et verso* : Polonaise, deuxième toilette (gravure n° 4449). — Corsage décolleté, première toilette (gravure n° 4449 bis). — Tunique, costume de fillette (gravure n° 4449).

FÉVRIER. — PATRON DÉCOUPÉ : Corsage, costume en tissu zébré, page 2 et 3 (album de février).

MARS. — PLANCHE III. — Corsage, broderie piquée, costume de fillette, page 1 (album de mars).

AVRIL. — PLANCHE IV. — *Grande planche recto et verso* : Casaque, première toilette. — Confection-visite, troisième toilette (gravure n° 4462). — Robe de première communiant, première toilette, page 2 (album d'avril). — Manteau d'été neuvième toilette. — Pardessus demi-saison huitième toilette (gravure n° 4462). — Robe de fillette, page 6 (album d'avril).

MAI. — PLANCHE V. — *Petite planche, recto et verso* : Corsage, première toilette (gravure n° 4466). — Douillette pour baby, page 3 (album de mai). — Robe de petite fille, page 1 (album de mai), et troisième figure (gravure n° 4466). — Jaquette-blouse, pour petit garçon, première figure (gravure n° 4466).

JUIN. — PATRON DÉCOUPÉ : Robe soutachée, pour enfant, pages 4 et 5 (album de juin).

JUILLET. — PLANCHE VII. — *Grande planche, recto et verso* : Polonaise, première toilette (gravure n° 4475). — Tunique-blouse, costume de bain, pour fillette. — Pantalon pour fillette, page 6 (album de juillet). — Costume de bain, page 6. — Tablier de baby, page 3. — Chemise pour fillette, page 6 (album de juillet).

AOUT. — PLANCHE VIII. — *Petite planche recto et verso* : Corsage amazone, page 3 (album d'aout). — Costume d'enfant, page 1 (album d'aout et gravure n° 4479). — Corsage de jeune fille, page 2. — Robe d'enfant, page 3 (album d'aout).

SEPTEMBRE. — PLANCHE IX. — *Petite planche, recto et verso* : Corsage, costume de jeune fille, page 3. — Jupon de dessous, pour fillette, page 6 (album de septembre). — Corsage, première toilette (gravure n° 4484). — Tablier de jardin, page 1. — Corsage de dessous, page 5 (album de septembre).

OCTOBRE. — PATRON DÉCOUPÉ : Casaque, deuxième toilette (gravure n° 4488) et page 5 (album d'octobre).

NOVEMBRE. — PLANCHE XI. — *Grande planche, recto et verso* : Jaquette, troisième toilette. — Mantelet, dixième toilette. — Polonaise deuxième et neuvième toilettes (gravure n° 4492). — Ceinture, dessus de maillot, pages 2 et 3 (album de novembre). — Redingote, cinquième toilette (gravure n° 4492). — Polonaise, fillette, deuxième figure. — Robe-paleto, pour petit garçon, quatrième figure (gravure n° 4492 bis).

DÉCEMBRE. — PLANCHE XII. — *Petite planche, recto et verso* : Tunique à collet, p. 8. — Corsage, page 1. — Matinée, page 3. — Douillette, pour enfant, page 3 (album de décembre).

JOURNAL DES DEMOISELLES

LA CÉRAMIQUE

Observations préliminaires.



N ce moment où la peinture sur porcelaine est à la mode plus que jamais, où tant de femmes du monde s'appliquent avec succès à l'imitation des faïences anciennes, où le goût du *biblot*, devenu général, se porte avant tout sur la céramique, il nous a semblé opportun

de résumer en quelques pages l'histoire très intéressante de cette branche de l'art, avec des détails sur la vie et le talent des hommes célèbres qui s'y sont distingués.

Nous prierons, avant tout, celles de nos lectrices qui n'ont pas eu jusqu'ici l'occasion de visiter une manufacture de porcelaine, d'aller examiner à Sèvres, si c'est possible, ou dans la moindre des fabriques de poterie, si elles ne peuvent mieux faire, le travail spécial dont nous aurons souvent l'occasion de leur parler en mentionnant les progrès accomplis d'époque en époque. Elles assisteront aux différentes opérations que subissent les argiles plastiques trouvées dans le sein de la terre sous forme de couches plus ou moins étendues. Délayée dans l'eau et purgée ainsi des matières grossières qu'elle renferme, l'argile est soumise ensuite à certains mélanges qui, chez les anciens, étaient fort limités, car on ne connaissait encore que la marne, l'ocre et un petit nombre de métaux, tandis que les modernes ont ajouté à ces premiers éléments toutes les ressources de la chimie agissant sur de nombreuses substances

nouvelles, terreuses, salines et métalliques, d'où sont résultées les espèces variées de poteries répandues aujourd'hui dans le commerce.

Ce mélange, remué avec rapidité, passe de l'état de bouillie claire à l'état pâteux, ensuite se succèdent les diverses phases du pétrissage, plus ou moins compliquées selon le degré de finesse de la porcelaine. Si cette porcelaine doit être délicate, on laisse reposer la pâte dans des fosses pour y acquérir les qualités qui résultent de l'ancienneté. Ensuite a lieu le *tournage*; l'ouvrier qui a mis le tour en mouvement avec son pied, tandis que ses mains mouillées de barbotine donnent à la pâte la forme que doit avoir le vase futur, termine son ébauche à l'aide de l'estèque en bois et d'un fer tranchant qui enlève ce qui excède des contours déterminés.

Le *moulage* imprime exactement à la pâte pétrie en balles les contours d'un moule creux où elle est fortement pressée; pour le *coulage* on verse simplement l'argile dans le moule de manière à le remplir, puis, lorsqu'elle s'est déposée sur les parois, on rejette l'eau qui reste à la surface: cette opération, plusieurs fois répétée, prête à la pâte la solidité nécessaire. Quand les pièces de poterie sont façonnées et sèches, on leur donne un certain degré de cuisson, et on les recouvre d'un enduit qui porte le nom de vernis, d'émail ou de couverte, selon qu'il s'agit de poterie commune, de faïence ou de porcelaine dure.

L'*encastage* consiste à placer les pièces sur des supports ou dans des étuis qui protègent leur cuisson dans le four. Les couleurs et les lames métalliques très minces dont on décore les poteries, devant être fixées à leur surface par une sorte de vitrification, il faut que ces couleurs et ces métaux soient assez peu altérables

pour pouvoir résister à l'action d'une chaleur qui, poussée au degré le plus intense, grâce aux nouveaux perfectionnements des fours, produit souvent des effets merveilleux. Les anciens ignoraient cet art de la cuisson, ils n'avaient recours qu'à un feu très faible; parfois, dans l'Inde et en Égypte, on se contentait de laisser sécher les poteries au soleil. Certaines poteries communes des pays méridionaux, qui se laissent traverser plus ou moins promptement par l'eau qu'on y met, donnent l'idée des inconvénients que devait avoir ce procédé. La construction perfectionnée des fours et les procédés d'encastage peuvent être étudiés mieux que partout ailleurs à Sèvres, dont le musée céramique si complet initie en outre les plus ignorants aux transformations de la céramique dans tous les pays du monde, durant un espace de quarante siècles.

C'est au Musée de Sèvres, si facilement accessible, que nous renvoyons une fois pour toutes nos lectrices; elles y trouveront le complément et, pour ainsi dire, les *illustrations* à de nombreux exemplaires de l'abrégé qui suit.

II

Antiquité.

Bien que le nom de céramique soit d'origine grecque, il faudrait, pour remonter aux sources de l'art qu'il représente, retourner aussi au début de toute civilisation. Les savants qui cherchent, sans y parvenir, à préciser l'âge du monde, trouvent des débris de poteries grossières dans les cavernes des terrains calcaires, pêle-mêle avec des ossements réputés antédiluviens.

Dès l'antiquité la plus reculée, l'homme éprouva le besoin de façonner des vases qui pussent contenir ses aliments; les premières poteries sont donc des objets d'utilité domestique; les secondes, par rang de date, sont des vases funéraires placés dans les tombeaux, tous les peuples anciens ayant eu pour les morts une pieuse sollicitude.

C'est sans doute dans l'Inde, le berceau de toute civilisation, que l'on tira d'abord partie de certaines argiles; celles-ci durent passer par bien des métamorphoses avant de devenir la porcelaine décorée avec un goût si savant de miniaturiste, ou les belles faïences à fond turquoise, rappelant celles de Perse, qui nous prouvent que le peuple le plus ancien du globe excella dans cet art comme dans tous les autres. Mais l'antique littérature de l'Inde ne nous a légué que des récits fabuleux sur ces origines lointaines qu'enveloppe la nuit des siècles; elle ne dit pas comment la glaise humide se cuisait d'elle-même un jour sous quelque grand feu allumé par hasard à une place qui vit plus tard

s'élever le premier fourneau, ou bien si ce fut le soleil qui, en durcissant une empreinte laissée sur cette même glaise, donna l'idée à quelque passant des modelages en terre.

Les Chinois, moins avares de documents, revendiquent en revanche pour l'un des leurs, Kouen-ou, qui vivait sous l'empereur Hoangti, de 2698 à 2599 avant Jésus-Christ, la gloire d'avoir trouvé les premiers secrets d'un art que l'Égypte, elle aussi, posséda de très bonne heure. Les terres cuites délicates du temps des pharaons que tout le monde peut admirer au Louvre, ces figures de dieux et d'animaux sacrés, ces emblèmes de toute sorte tirés des nécropoles, ces lampes émaillées, ces vases ornés de lotus en tôle; 3850 ans avant notre ère, l'art égyptien était né. La Judée s'en imprégna profondément, avec cette modification toutefois qu'elle évita les images taillées que lui défendait sa religion et s'en tint, règle générale, aux ornements empruntés à la nature végétale.

L'extrême Orient donna donc à la Grèce la première indication des arts que celle-ci se vanta depuis d'avoir inventés ou plutôt d'avoir reçus directement des dieux. Cécrops, le fondateur du royaume d'Athènes, était Égyptien. Par la suite, des échanges commerciaux avec les Phéniciens firent connaître aux Grecs des vases plus parfaits que ceux qu'ils étaient eux-mêmes capables de créer à cette époque; ils s'efforcèrent d'imiter et d'égaliser ces produits des fabriques de l'Asie Mineure et, avec le génie qui leur était propre, ils les surpassèrent bientôt; ce qui n'empêcha que Ceramus, fils de Bacchus et d'Ariane, qui donna son nom au Céramique, ce quartier d'Athènes où l'on fabriquait la tuile, jouit d'une réputation usurpée. La fable qui fait de lui l'ancêtre et le patron pour ainsi dire de tous les potiers tient uniquement à ce que le vin consacré à Bacchus se conservait dans des amphores de terre.

La tradition qui attribue à Talos, neveu de Dédale, le tour à potier est non moins erronée probablement; quoi qu'il en soit, cet objet, dans lequel on peut voir l'un des instruments les plus anciens de l'industrie humaine, existait semblable à ce qu'il est aujourd'hui dès le temps d'Homère, qui a composé son poème du Fourneau pour les potiers de Samos. Les coupes de Samos étaient fort recherchées dans toute la Grèce; les plus célèbres fabriques furent en outre celles d'Athènes, de Corcyre, de Corinthe et de Sparte.

Tous les vases grecs appartiennent à l'espèce de poterie dite poterie tendre, c'est-à-dire qu'ils se cuisaient à basse température, en une fois, sans le secours de l'encastage: ils sont donc souvent perméables et toujours susceptibles de se rayer. Ces chefs-d'œuvre qui, par la pureté de leur forme et le goût exquis de leurs orne-

ments, font l'admiration des artistes auraient une valeur médiocre aux yeux des ménagères.

La céramique antique se divise en poteries mates et poteries lustrées. Les premières fournissaient les amphores où se conservaient les grains, l'eau, l'huile et le vin. Quelques-unes étaient énormes; le fameux tonneau de Diogène, par exemple, dut être un *pithos* brisé et raccommodé au moyen d'attaches; nombre de pauvres à Athènes se contentaient, pour y demeurer, de *pithos* hors d'usage. Ces pièces colossales ne pouvaient être travaillées au tour; on les faisait à la main en se servant pour cela de plaques d'une forme spéciale.

Les poteries lustrées étaient ornées avec un soin et un art infinis; les plus beaux échantillons qui nous en restent furent destinés à la décoration des temples ou à renfermer les cendres des morts; d'autres, que l'on a retrouvés dans les tombeaux, y figuraient parmi les objets auxquels le défunt avait particulièrement tenu pendant sa vie : armes, bijoux, etc.; d'autres enfin étaient décernés aux vainqueurs dans les fêtes célébrées en l'honneur de Minerve sous le nom de Panathénées. Les produits précieux de la céramique servaient parfois de cadeaux de noces (les sujets qui y sont représentés le prouvent), ou bien étaient offerts en gage d'amitié, de souvenir : ils portent le nom de ceux auxquels on les destinait; enfin certains vases magnifiques étaient dédiés aux dieux ou à la mémoire des grands hommes. Nombre de potiers furent alors célèbres; ils signaient leur nom auprès de celui du peintre qui, en deux ou trois couleurs au plus, représentait des scènes non moins intéressantes par la grâce de l'exécution que par les aperçus qu'elles nous donnent des mœurs et des habitudes de l'antiquité. Les plus primitifs d'entre ces vases ont des dessins bruns ou rouge terne sur blanc jaunâtre; il y a aussi des figures noires d'un brillant émail sur fond rouge ou rouges sur fond noir, qu'égayent parfois des rehauts bleus ou violacés. À une époque voisine de celle d'Alexandre, le jaune, le violet et l'or s'ajoutent aux teintes primitives avec les reliefs de la sculpture, mais alors la décadence était proche. C'en est donc pas à la richesse et à la variété des couleurs que les vases antiques durent leur incomparable beauté, mais à l'élégance de la forme et des dessins, au soin qu'avaient les Grecs d'étudier la nature et de la reproduire en l'ennoblissant. L'histoire de Callimaque s'inspirant, pour inventer le chapiteau, corinthien d'un pied d'acanthé, arrondi autour d'une corbeille, est comme le symbole du génie qui emprunta au feuillage, aux fleurs, aux oiseaux, aux vagues même de la mer, des motifs idéalisés d'ornements restés immortels. Peu à peu cependant les formes cessèrent d'être aussi pures, pour devenir plutôt singulières; les rhytons, les vases à boire, parti-

culièrement, donnèrent lieu à toute sorte de fantaisie; les traditions de l'école disparurent et la dégénérescence commença.

L'asservissement aux goûts de luxe des Romains en fut cause. Longtemps Rome n'avait pas eu d'art céramique proprement dit. Elle avait recours, pour la décoration de ses temples, aux admirables vases étrusques. L'art des Étrusques, sortis d'une colonie de la Grande Grèce, au sein de laquelle les artistes grecs venaient pour ainsi dire se renouveler et se surpasser, enfanta, outre les vases à peinture monochrome dont nous avons déjà parlé, les vases d'ornementation religieuse en terre cuite enluminée que la sculpture et la peinture s'unissaient pour rendre magnifique. Le sentiment des arts se développa chez les Romains avec leurs immenses richesses; les victoires de Pompée et d'Auguste amenèrent à Rome un grand nombre d'artistes prisonniers; d'autres Grecs vinrent se joindre à ceux-ci, attirés par l'appât du gain; mais le don divin qui n'était plus libre, et que stimulait la cupidité, devait graduellement périr.

On cite une lignée assez nombreuse de potiers romains; l'art de la céramique à Rome ne fut, cependant, qu'une imitation affaiblie. Il se distingue par le goût des reliefs que l'on trouve notamment sur les terres rouges d'Arezzo. En somme, la plastique romaine la plus intéressante est celle qui contribue à la décoration des édifices. Jusqu'au moment où Rome eut les carrières de Luna (Carrare) à sa disposition, elle demanda les métopes (1), les antéfixes (2), etc..., de ses temples et de ses palais à la terre cuite où sont merveilleusement reproduits des sujets empruntés à la mythologie héroïque de la Grèce. Jusqu'au bout l'art grec domina, même dans le choix des sujets. Quant à la céramique peinte, les Romains ne la cultivèrent jamais; les derniers vases fabriqués par les Étrusques étaient noirs, ornés de blanc et de rouge violacé; ils portent la date du ^{ve} siècle de Rome, 300 avant Jésus-Christ.

En somme, l'art romain relève surtout de la plastique sculpturale, que nous n'avons pas à étudier, car alors il faudrait parler aussi des ravissantes statuettes en terre qui méritent de compter parmi les trésors les plus précieux de l'antiquité grecque.

III

Le Moyen Age.

Sous le bas empire romain, l'industrie de la terre cuite se borna aux ustensiles domestiques

(1) Intervalle carré entre les triglyphes de la frise dorique.

(2) Ornement qui s'appliquait au bord des toits couverts de tuiles creuses pour en masquer les vides

et à des espèces de bouteilles tronquées qui, enfilées l'une dans l'autre par courbes parallèles, formaient une charpente ingénieuse pour soutenir les voûtes des basiliques revêtues de mosaïques à fond d'or. Tant que l'usage s'était maintenu de brûler les morts, c'est-à-dire jusqu'au ^{II}^e siècle de l'ère chrétienne, des urnes en pâte noire et grise avaient été fabriquées pour contenir les cendres. Jusqu'au ^{IV}^e siècle, les chrétiens ne cessèrent pas de placer dans les tombeaux de petites urnes d'argile, l'une à la tête du mort pour recevoir l'eau bénite, l'autre aux pieds, contenant de l'encens et du charbon.

Enfin la chute de l'empire romain entraîna l'éclipse de l'art céramique avec tant d'autres ruines. On fabriqua exclusivement ces poteries fragiles, grossières, à peine cuites, poteries germaniques et gauloises que recèlent les tumulus.

Au ^{III}^e siècle seulement apparaissent des poteries imperméables et dures comme le grès. C'est alors que la poterie se recouvre d'émail plombifère, le plus imparfait de tous les émaux. Soit que le secret de ce vernis eût été conservé par les Gaulois auxquels les Romains l'avaient donné, soit que les croisades eussent permis de le retrouver en Syrie, des briques de terre rouge se substituèrent à la pierre et aux mosaïques pour les besoins de l'architecture; à leur surface des dessins de toute sorte s'incrustaient dans une couche d'argile blanche. Les pas des fidèles foulaient ainsi des carreaux portant des fleurs de lis ou des guerriers couverts d'armure, des plantes ou des animaux héraldiques (1). Au ^{XII}^e siècle, le commerce de la poterie en France prit beaucoup d'extension, les légendes entrèrent pour la plus grande part dans la décoration des vases: les assiettes et plats de ce temps-là portent presque tous des inscriptions, très souvent: « Vive le Roy! » Les enluminures épaisses, fleurs, personnages, etc., ressemblaient à l'ornementation de la vaisselle grossière qui garnit encore, dans certaines provinces, les dressoirs des paysans.

Au ^{XIV}^e siècle les terres de Beauvais étaient travaillées avec assez de soin pour mériter d'être montées en argent. Il y avait, dès le commencement du ^{XV}^e siècle, des fabriques déjà renommées en Normandie (à Lisieux), en Lorraine, en Bretagne, en Poitou et dans le midi de la France.

L'origine de la faïence doit être attribuée aux Arabes. De tout temps l'industrie céramique avait fleuri en Asie; de là les Arabes portèrent dans le nord de l'Afrique, puis en Espagne, l'art de revêtir les édifices de carreaux richement ornés et revêtus d'un émail

opaque, produit de l'étain: les azulejos se mêlent à l'architecture féerique de l'Alhambra (1273). Et les Mores d'Espagne ne se bornèrent pas à la fabrication de ces plaques émaillées, ils créèrent les vases élégants aux tons métalliques qui méritèrent le nom « d'œuvres dorées ». Transportées dans toutes les contrées où fleurissait le commerce moresque, ces vases servirent de modèles aux industries naissantes de l'Italie, et la plupart des historiens voient dans le nom de Majorque, où se trouvait une fabrique célèbre, l'origine du mot majolique employé par les Italiens pour désigner la nouvelle poterie émaillée que Luca della Robbia devait porter à un si haut degré de perfection.

IV

Renaissance italienne

LUCA DELLA ROBBIA

Luca della Robbia n'eut pas seulement le mérite d'appliquer le premier à la sculpture polychrome la glaçure à l'étain venue d'Orient; il fut dans son art ce que le Pérugin est dans le sien; il posséda la grâce, la simplicité, un charme mystique incomparable. Né en 1400 à Florence, il passa de l'étude de l'orfèvrerie à celle de la sculpture et prit une part importante à l'exécution des bas-reliefs qu'on admire sur les célèbres portes du Baptistère. Ceux qui décoraient la tribune de l'orgue à Saint-Marie des Fleurs sont également de lui. Vasari raconte que, pour pouvoir suffire aux commandes, il chercha un procédé plus expéditif que le ciseau ou la fonte et eut l'idée, pour cela, de faire cuire, en l'enveloppant d'un enduit vitrifié inattaquable, le modèle en terre qui sert de point de départ à toute œuvre de statuaire. Les églises de Florence et tous les grands musées de l'Europe possèdent des terres émaillées de Luca della Robbia; sous le rapport de la coloration et des encadrements, elles restent incomparables; la physionomie de ses madones et de ses anges sont d'une expression naïve et ravissante; rien de plus fin que le ton d'ivoire vieilli de ses blancs qui s'harmonisent avec le bleu limpide des fonds et avec la sobriété des couleurs rassemblées dans ses guirlandes de feuillage, de fleurs ou de fruits.

Son neveu et son aide, Andrea della Robbia, s'efforça de l'imiter, mais au style pur de Luca le Vieux il substitua sa manière, et ses encadrements de médaillons en têtes de chérubins font regretter les adorables guirlandes du maître.

Des quatre fils d'Andréa, l'aîné prit l'habit de dominicain; le second, Giovanni, exagéra dans ses œuvres les défauts paternels; le troisième, Luca, suivit lui aussi, de très loin, à Rome, les traditions de la famille; le quatrième, Girolamo, alla

(1) Les Anglais qui possèdent aujourd'hui plusieurs manufactures de carreaux, destinés à décorer les édifices, appellent encore ces carreaux *tuiles normandes* en souvenir de celles qui se fabriquaient jadis en Normandie.

chercher fortune en France et construisit au bois de Boulogne le château de Madrid, appelé ironiquement le *château de faïence* par Philibert Delorme, dont la jalousie lui suscita mille difficultés. Ce château, brillamment décoré de terres cuites émaillées, fut vendu et démoli en 1792 ; les faïences, adjugées à un maître paveur, servirent, pulvérisées, à faire du ciment.

La famille della Robbia personnifie pour ainsi dire l'aube de la Renaissance italienne, mais de nombreuses fabriques de céramique s'ajoutèrent en Italie à celles de la Toscane : Chaffagiolo, où Cosmele Grand avait un château de plaisance, Sienne, Pise, Florence, Asciano et Monte-Lupo. Les Marches : Faenza, Rimini, Ravenna, Bologne, fournirent des majoliques ou des terres cuites à relief d'une rare beauté, auxquelles furent encore supérieures quelques-unes de celles du duché d'Urbin, entre autres les compositions à figures de Pesaro, et les œuvres célèbres d'Orazio Fontana, né à Castel-Durante, et celles du maître de Gubbio, le gentilhomme Georges Andréoli qui signa Giorgio. Les États pontificaux ne restèrent pas en arrière, non plus que les duchés du Nord, la Vénétie, Gênes, le royaume de Naples, la Sardaigne. Pendant tout le XVI^e siècle la majolique régna triomphante dans les églises et dans les palais qu'elle décorait de compositions admirables où les potiers de l'époque, passionnément dévoués à leur art, mettaient un sentiment, une conscience supérieurs encore à l'habileté la plus grande et qui ne seront jamais égalés. Le talent n'a fait que grandir, mais la foi n'existe plus ; tous les arts s'en sont ressentis de nos jours, et tous attestent que celui-là ne remplace pas celle-ci.

V

Renaissance française

BERNARD PALISSY

La Renaissance française rivalisa, on le sait, avec la Renaissance italienne. Tandis que Pesaro, Gubbio et Faenza se vantaient de produire les plus belles majoliques, Oiron, un petit bourg de la mouvance de Thouar, produisait les faïences fines, dites faïences de Henri II sous le patronage éclairé d'une femme instruite et exercée aux arts, Hélène de Hagnest, veuve d'Arthur Gouffier, ancien gouverneur de François I^{er}, et Bernard Palissy inaugurait, au milieu de difficultés sans nombre, une nouvelle branche de l'art.

L'histoire de cet homme supérieur dans une condition modeste ressemble à un roman. Il naquit en 1506 ou 1510 d'une famille d'artisans qui lui fit apprendre tout juste à lire et à écrire, ce qui lui suffit pour laisser plusieurs traités où le savant se révèle ; mais, avant d'être ni écri-

vain, ni physicien, ni artiste, Bernard fut tout simplement vitrier, c'est-à-dire qu'il apprit l'art de colorier les vitraux et de les assembler. Son génie s'éveilla dans cette tâche. Tout en travaillant pour vivre, il apprit le dessin, le modelage, de l'architecture et de la géométrie, tout ce qu'on en pouvait apprendre à Saintes, où il demeurerait. A vingt ans ce cercle si étroit cessa de lui suffire, le *compagnonnage* rendait possible pour les plus pauvres un tour de France, que Bernard étendit jusque dans la basse Allemagne, le Luxembourg, les Flandres, les Pays-Bas, les Ardennes, après avoir visité au hasard, le bâton à la main, les Pyrénées, les provinces du Midi et celles de l'Est. Ce voyage lui fut utile sous plus d'un rapport : il observait tout, en passant, et plus tard consigna le fruit de ses remarques dans un livre où l'on trouve les premiers éléments des études géologiques, des méthodes d'agriculture excellentes, la théorie des puits artésiens et de la force expansive de la vapeur. Personne avant lui ne s'était avisé que les pierres figurées ne fussent autre chose que des empreintes d'animaux. Aussi Fontenelle a-t-il pu dire avec raison qu'après plus de cent ans les idées de Palissy étaient ressuscitées dans l'esprit de plusieurs savants. Sans culture première il s'éleva tout seul au-dessus des connaissances de son siècle.

En 1539 l'ouvrier nomade se lassa de sa vie errante ; il n'avait jamais manqué de travail : tout le long du chemin qu'il avait parcouru son talent de peintre vitrier avait trouvé à s'exercer, il était donc assuré de réussir à Saintes, en s'y établissant. Quelques travaux d'arpentage vinrent s'ajouter à sa besogne de verrier ; il se crut en état de prendre femme, épousa une fille pauvre, mais bonne ménagère, et commit ce jour-là en somme la plus grande faute de sa vie, car cette personne vulgaire était trop inférieure à lui pour pouvoir jamais le comprendre, et ses chagrins lui vinrent d'elle plus que de toutes les circonstances adverses.

Arpenteur et verrier, Palissy était arrivé à l'aisance, il habitait une agréable maisonnette dans un faubourg de la ville et s'y plaisait, comme il le raconte lui-même, à regarder « paître et gambader agneaux, brebis, chèvres et chevreux, et les petits poulains se jouer près de leurs mères, ou bien à écouter la Charente murmurer au pied des arbres, et la voix des oiselets qui étoient sur les aubiers. »

Il cultivait lui-même son jardin, ses enfants l'entouraient bien portants et gais, sa femme était satisfaite d'une prospérité matérielle qui dépassait ses ambitions terre à terre. La vue d'une coupe de faïence qu'il vit chez un seigneur saintongeais, Antoine de Pons, changea tout cela.

« Elle étoit, raconte-t-il, tournée et esmaillée

d'une telle beauté que dès lors l'entray en dispute avec ma propre pensée... »

Il ne rêva plus que de faire « des vaisseaux de terre et autre chose de belle ordonnance. Sans avoir esgard, ajoute-t-il que je n'avois nulle connaissance des terres argileuses, ie me mis à chercher les esmaux comme un homme qui taste en ténèbres. »

Il eût fallu commencer par aller étudier les secrets du nouveau procédé de l'émail en Italie, mais autour de ces secrets les fabriques italiennes faisaient bonne garde, des peines terribles menaçant quiconque les eût révélés. « D'ailleurs comment songer, nous dit Palissy, à planter là son ménage, pour aller apprendre en pays étranger ? » Avec une énergie, une force de volonté peu communes, il cherche lui-même cette substance, grâce à laquelle il saura perfectionner encore la céramique, son instinct l'en avertit. Pour cela il abandonne ses travaux ordinaires, mais, faute d'études préalables, il s'égare d'abord; ses économies fondent dans des recherches inutiles, chacun le blâme, sa femme l'accuse, la misère entre au logis. Pour gagner le pain que réclament ses enfants affamés, Palissy consent bon gré, mal gré à reprendre un de ses anciens métiers. Les commissaires délégués par le roi en vue d'établir la gabelle dans la Saintonge le chargent de « figurer les îles et pays circonvoisins de tous les marais salants dudit pays ». En explorant les côtes, il se pénètre du spectacle sublime de la mer et trouve, pour rendre son enthousiasme, des accents pleins de poésie; en même temps il continue ses recherches géologiques. Ce cadastre des marais salants ramène l'aisance chez lui, mais une fois délivré d'un lourd fardeau de dettes, il revient à son idée fixe.

Rien de plus dramatique que les détails qu'il a donnés lui-même de cette recherche passionnée qui absorba vingt-cinq ans de sa vie, vingt-cinq ans que, du reste, il ne regrette pas, car on lui doit cette parole admirable, sujet de méditation pour tous les vrais artistes : « Les fautes que j'ai faites en mettant mes émaux en dose m'ont plus appris que les choses qui se sont bien trouvées. »

Il commença par faire quelques émaux entremêlés en manière de jaspe, puis enfin dans un four à verrier, où il avait mis cuire de nouveaux échantillons sur lesquels il ne comptait presque plus, un tesson se trouva revêtu d'une glaçure blanche et lisse aussi belle que l'enduit vitrifié qui adhère aux terres cuites d'Italie. Éperdu de joie, il pensa, dit-il, « être devenu nouvelle créature ».

L'argent lui manquait cependant, même pour construire un fourneau qui fût à lui. Il se fit maçon, porta les briques sur son dos sans se soucier des huées de quelques narquois qui le traitaient de bête de somme; il en vint à donner ses

habits en paiement à un ouvrier qu'il ne pouvait conserver. Pendant un mois sa lampe resta du soir au matin allumée; il broyait tout seul les matières qui devaient composer son émail. Les voisins le soupçonnèrent de faire de la fausse monnaie, les propos de sa femme donnaient prise aux plus graves accusations : rien ne l'atteignit, il était sûr de réussir.

Enfin les vases sont dans le fourneau, six jours et six nuits il alimente le brasier, sa chemise ne séchant plus sur son corps; il attend sans résultat : l'épaisseur de l'enduit n'était pas suffisante. Il recommence sur de la poterie grossière qu'il se procure à la hâte, poursuivi par les plaintes de sa femme, par les moqueries de son entourage, par les réclamations de ses créanciers. Au milieu de l'opération le bois lui manque : il brûle, faute de mieux, les chaises, le plancher même de sa maison, pour empêcher son fourneau de s'éteindre. Cette fois, on le croit fou; on menace de l'enfermer. Mais un éclatant succès le venge : les pots sont du plus bel émail... Chacun s'étonne, chacun admire; lui n'a plus cette fois la force de se réjouir : « J'étois, raconte-t-il, tout tari et tout desséché à cause du labeur et de la chaleur du fourneau, je cuidais entrer jusqu'à la porte du sépulcre. »

Voilà du pain pour quelques jours, et, en empruntant, il parvient à entreprendre une nouvelle fournée. Cette fois la forme des vases et des médailles est irréprochable, tous sont de sa main, mais l'intensité du feu a fondu les briques et le mortier du four : il le répare au milieu des éclats d'émail qui mettent ses mains en sang. Maintenant il lui faudrait un aide pour tourner le moulin à bras destiné à broyer ses émaux : l'ouvrier ne se trouve pas; il vient à bout sans secours de ce que lui-même juge impossible presque en l'accomplissant !

Le four chauffe à souhait, mais un accident imprévu endommage ses pièces, admirables du reste, au point de leur ôter toute valeur commerciale; les créanciers proposent cependant de les prendre à vil prix. Dans un superbe accès de fierté, il s'y refuse et les brise toutes jusqu'à la dernière. Fureur et malédictions de sa femme; en refusant les huit livres qu'il pouvait avoir de la fournée, Palissy a condamné sa famille à une cruelle famine. Un instant il reste accablé sous les reproches qui pleuvent sur lui, puis, raconte-t-il (car on ne peut mieux faire que de le citer autant que possible), « je réfléchis qu'un homme qui seroit tombé dans un fossé auroit le devoir de tascher à se relever ! »

Pour protéger ses émaux contre les cendres ou contre les cailloux qui, mêlés au mortier, pouvaient faire explosion, il inventa les lanternes de terre cuite, qui, sous un autre nom, servent encore à l'encastage. Malgré cette précaution, il eut encore bien des déboires; ceux qui aujourd'hui règlent si facilement, au moyen de

procédés acquis, la méthode de cuisson la plus compliquée ne peuvent se douter de la peine qu'ont dû prendre les créateurs d'un art devenu depuis accessible à tous, ils ne soupçonnent pas l'effort surhumain qu'il faut faire pour tirer tout de soi-même sans qu'aucun secours vous vienne des leçons d'autrui.

Le travail et l'anxiété avaient ébranlé la santé du pauvre inventeur de telle façon qu'il était, dit-il naïvement, si fort écoulé de sa personne qu'il n'y avait aucune forme ou apparence de bosse aux bras ni aux jambes; « ainsy étoient mes dites jambes toutes d'une venue, de sorte que les liens de quoi j'attachois mes bas de chausses estoient, soudain que je cheminois, sur les talons ».

Il n'avait pas d'atelier et travaillait en plein air; la chaleur ou le mauvais temps gâtaient souvent ses vases avant qu'ils fussent achevés: « Je passois toutes les nuits à la merci des pluies et du froid, sans avoir aucun secours ni consolation, sinon des chats-huants qui chantoient d'un côté et des chiens qui hurloient de l'autre... Parfois des tempêtes se levoient qui souffloient de telle sorte le dessus et le dessous de mes fours, que j'étois contraint de quitter là tout avec perte de mon labeur; je m'en allois coucher, à la minuit ou au point du jour rempli de grandes tristesses. J'allois bricolant sans chandelle, et tombant de côté et d'autre comme un homme qui seroit ivre de vin, d'autant qu'après avoir longuement travaillé, je voyoit mon labeur perdu. Or, en me retirant, souillé et trempé, je trouvois en ma chambre une persécution pire que la première qui me fait à présent émerveiller que je ne me sois consumé de chagrin. »

Enfin les *figulines* étaient trouvées, il avait imaginé ses admirables pièces rustiques, ces figures d'animaux qu'il sculptait en terre, qu'il modelait parfois sur la bestiole elle-même, grenouille, lézard ou couleuvre et qu'il revêtait ensuite d'émaux propres à imiter la nature. Ces bassins tapissés de feuillages, sur lesquels se détachaient en saillie des coquilles, des reptiles, des poissons, des insectes, ces compositions où il se montre naturaliste admirable et où se retrouvent toutes les plantes, tous les animaux aquatiques, tous les fossiles soigneusement étudiés de l'humide Saintonge, assurèrent la réputation de Palissy. Ses proches lui rendirent justice, le jour où ils virent des protecteurs haut placés se disputer les œuvres dédaignées la veille. Parmi ces mécènes, plusieurs appartenaient à la religion réformée que maître Bernard avait embrassée avec la passion et la ferveur qu'il apportait en toutes choses. Cependant il y avait aussi parmi eux l'un des ennemis les plus formidables du parti huguenot, le connétable Anne de Montmorency, l'homme qui savait le mieux faire pendre un rebelle à une branche ou brûler

un village pour le service du roi. Il ne fallut rien moins que l'intervention de ce « rabroueur » puissant et terrible pour sauver Palissy que la rumeur publique accusait d'avoir donné asile en sa maison au nouveau culte. Les luttes religieuses ensanglantaient alors le Poitou et la Saintonge : tout en travaillant, barricadé chez lui, il entendait proférer à sa porte des menaces de mort; en vain le duc de Montpensier avait-il donné une sauvegarde à l'auteur des *figulines*, en vain le comte de la Rochefoucauld avait-il déclaré que son atelier serait considéré comme un lieu de franchise, Palissy finit par être arrêté, jeté dans les prisons de Bordeaux et menacé d'un de ces jugements dont la mort était le terme. Ce fut l'inflexible Montmorency, qui, miséricordieux cette fois, lui vint en aide : il obtint du roi sa liberté. Catherine de Médicis donna au potier hérétique le titre d'*inventeur des rustiques figulines du Roy et de la Roynne Mère*, qui devait lui servir de bouclier contre ses ennemis.

Tout profitait au génie fécond de Palissy, le temps même qu'il passa en prison ne fut pas perdu pour lui : il prépara ces écrits charmants, pleins d'idées neuves et d'appréciations justes dont on parlerait davantage si la gloire de l'artiste n'avait pas éclipsé le mérite de l'écrivain. Lamartine n'a pas craint de déclarer que ce pauvre ouvrier d'argile était un des plus grands ouvriers de la langue française. Le temps où nous vivons trouverait encore de précieux enseignements dans sa belle apologie de l'agriculture : *Recette véritable par laquelle tous les hommes de la France pourront apprendre à multiplier et à augmenter leurs trésors*, qui tend à établir que la terre serait bénie si l'homme y travaillait. Un profond sentiment religieux circule dans toutes les œuvres de Palissy. L'étude d'une plante qui pousse sur son chemin ou du moindre grain de sable l'amène sans cesse à « tomber sur sa face et à adorer le Vivant des vivants ». Son caractère, autant que son talent, inspira une profonde estime au connétable de Montmorency qui s'entourait, au moment même, des plus éminents artistes de la Renaissance pour embellir son château d'Écouen.

Palissy fut appelé à cette œuvre comme Jean Goujon et Jean Bullant. Il embellit la chapelle de panneaux, de vitres, de pavés admirables; il peignit en émail les tableaux célèbres de la Passion de Notre-Seigneur, et les jardins d'Écouen lui durent une grotte de faïence qui dépassait toutes les merveilles de ce genre déjà exécutées.

Sur ces entrefaites, Bernard fut présenté à la reine mère, qui avait pour les beaux-arts un goût tout florentin. Elle lui fit proposer de venir contribuer à la décoration des Tuileries qu'allait construire par son ordre Philibert Delorme, et le potier de Saintes partit pour Paris, où il de-

vait trouver ses plus grands succès mêlés toutes fois d'amertume, car les envieux, les ennemis ne manquèrent pas autour de lui, et la lutte acharnée contre ceux de sa religion lui brisait le cœur. Le meurtre de leur persécuteur le plus rigoureux, Anne de Montmorency, lui fit cependant perdre un ami.

Un instant on put croire à la fin des guerres civiles : le mariage du roi de Navarre et de Marguerite de Valois, qui semblait promettre une ère de paix et de réconciliation, valut à Palissy de nombreuses commandes : il se surpassa dans les corbeilles, les bassins, les aiguières qu'il fournit à cette occasion. Mais ces fêtes nuptiales ne devaient être que le prélude de la Saint-Barthélemy. Palissy eût été certainement parmi les victimes, sans une précaution de la reine mère qui lui enjoignit de quitter Paris sur l'heure. De même, Ambroise Paré fut sauvé par Charles IX.

Rentré après la tourmente dans sa demeure des Tuileries, il reprit les leçons publiques d'histoire naturelle et de physique, qu'il trouvait le temps de donner dans l'intervalle d'autres travaux et d'où sont sortis le *Traité des pierres*, le *Traité des eaux* et des fontaines, etc. Ses œuvres céramiques subirent alors une sorte de transformation : n'ayant plus sous les yeux le spectacle de la campagne pour lui inspirer des compositions rustiques, il perdit de son originalité première et consacra un talent d'exécution, qui, d'ailleurs n'avait point faibli, à des sujets mythologiques et historiques, comme tous les artistes de la Renaissance.

Tandis que cette noble vieillesse se partageait entre l'art et les sciences, dans le calme d'une existence modeste qui aurait dû être respectée de tous, Henri III avait succédé à son frère et l'horizon politique s'assombrissait de plus en plus autour du nouveau règne. La journée des Barricades, qui mit le roi à la merci de la Ligue et consumma la ruine des Valois, fut funeste à Palissy. Matthieu de Launay, l'un des seize meneurs dévoués au duc de Guise, profita de l'autorité qu'il exerçait dans le quartier qu'habitait le vieux huguenot, contre lequel il avait quelque animosité personnelle, pour le faire mettre à la Bastille. L'émeute calmée, le roi n'osa pas le délivrer. Il alla le voir, et, dans les termes suivants rapportés par d'Aubigné, le pria d'abjurer :

« Mon bon homme, il y a quarante ans que vous êtes au service de la royne, ma mère; nous avons enduré que vous ayez vescu en vostre religion parmi les feux et les massacres; maintenant je suis tellement pressé par ceux de Guise et mon peuple qu'il m'a fallu malgré moi, vous mettre en prison et vous serez demain bruslé si vous ne vous convertissez.

— Sire, répondit le huguenot convaincu, vous m'avez dit plusieurs fois que vous aviez pitié de moi; mais moi j'ay pitié de vous qui avez prononcé ces mots : « J'y suis contraint », ce n'est pas parler en roy. Moy, qui ai part au royaume des cieus, je vous apprendrai ce langage royal que les guisarts, tout votre peuple ny vous ne sauriez contraindre un potier à fléchir les genoux devant des statues (1). »

On ne le conduisit pas au *spectacle public* comme alors on nommait le dernier supplice, on le laissa mourir en prison. Il avait plus de quatre-vingts ans.

Le caractère propre aux œuvres de Bernard Palissy est le relief colorié revêtu d'un émail des plus durs et des plus brillants. Ses plats appelés pièces rustiques sont impropres à aucun usage et destinés uniquement à orner des dressoirs de luxe.

Ce grand artiste eut des imitateurs, mais il n'eut point d'égaux. Henri IV cependant, qui l'aurait compris et protégé, attira en France après sa mort des Italiens de talent qui allèrent s'établir à Rouen et à Nevers. Les faïences de ces deux villes furent renommées jusqu'à la fin du siècle dernier; celles du Midi, de Moustiers notamment, les surpassent par la grâce des compositions et la beauté de l'émail. Beaucoup d'autres villes de France possédèrent leurs fabriques spéciales dont les collectionneurs recherchent aujourd'hui les marques. Il était réservé à Strasbourg de créer un genre intermédiaire entre la faïence et la porcelaine, laquelle naturellement, aussitôt qu'elle fut inventée, détrôna sa devancière, réduite depuis lors aux usages communs et conservée uniquement en raison de son prix modique.

TH. BENTZON.

(A suivre.)

(1) Cette réponse de Palissy témoigne de l'erreur où sont les protestants au sujet de l'hommage, indépendant de toute adoration, que les catholiques rendent aux symboles de leur foi.



BIBLIOGRAPHIE

POUR L'ACHAT DES LIVRES DONT NOUS RENDONS COMPTE

Prière de s'adresser directement à l'Administration du Journal.

L'ART DANS LA MAISON
GRAMMAIRE DE L'AMEUBLEMENT

PAR M. H. HAVARD

(Volume illustré).

De ce gros et magnifique volume on pourrait faire sortir une petite *plaquette*, en termes d'imprimerie, qui serait très utile aux maîtres de maison; ils y trouveraient, débarrassés de la physiologie, de la philosophie, des termes techniques, des explications pratiques, des idées pleines de goût et de justesse sur ce sujet de la décoration intérieure, qui, aujourd'hui, préoccupe autant et peut-être plus que la toilette les cerveaux féminins, voire masculins.

Nous ne sommes plus, il faut l'avouer, au temps du chancelier d'Aguesseau : après vingt-cinq ans de mariage, il offrait à sa femme une bourse contenant 25,000 livres pour acheter un nouveau et plus somptueux mobilier; elle lui dit :

« Monsieur, voilà longtemps que nous vivons ainsi : m'est avis que nous pouvons continuer jusqu'à notre mort, et que cet argent sera mieux employé aux besoins des pauvres.

— Vous avez raison, répondit le chancelier, faites comme il vous plaira. »

Ce dialogue est archaïque, je pense qu'on n'en entend plus de semblable. Autre temps, autres mœurs : de nos jours on aime ces recherches, on s'y complait, les plus sages n'échappent pas à cet engouement, et pour plaire à nos lectrices, nous tirerons du beau et consciencieux travail de M. Havard quelques indications qui pourront leur être utiles pour la disposition de leur *home*.

Nous emprunterons à l'auteur quelques descriptions d'arrangements intérieurs, tous très somptueux, mais parmi lesquels on peut faire un choix.

M. Havard fait succéder au parloir l'anti-chambre, qui, selon lui, est la préface du logement; il la décrit très belle : de belles boiseries lambrissant la muraille et encadrant une tenture de cuir gaufré et doré, de grands fauteuils style Louis XIV, un canapé du même genre sur lequel on peut laisser tomber pelisses et manteaux; une belle lanterne en fer forgé descendra au-dessus d'une table robuste à pieds massifs. Un

solide porte-parapluies, un beau miroir ancien, des faïences, un trophée d'armes sur le mur, un épais tapis de Smyrne sur le plancher. Voilà une magnifique entrée, qui n'est pas pour les fortunes modestes.

Le *salon*; le livre en décrit plusieurs, tous dans des tonalités superbes. Meublez-le, si vous le pouvez, d'un beau damas de Lyon à grands ramages ou d'une tapisserie à teintes un peu claires; que les boiseries soient sculptées et rehaussées [de quelques traits d'or; pendez au plafond, peint d'une couleur tendre, un lustre en cristal et bronze; drapez aux fenêtres des rideaux en damas, comme la tenture, ou en velours frappé; que la cheminée soit en marbre de couleur, la pendule et les candélabres en cuivre doré, les fauteuils et les chaises style Louis XIV, les tables également; que des chaises volantes variées de couleur et de forme, de petits meubles, des vases en très belle faïence, en émail du Japon, en bronze ciselé, viennent rompre la sévérité de ce décor; que de grandes glaces l'éclaircissent, et vous aurez un très beau salon de réception.

La *salle à manger*. Elle doit être plus longue que large, et, s'il est possible, la porte qui mène au salon et celle qui mène à l'office doivent se faire vis-à-vis. Pas de tentures, elles prennent insensiblement une odeur de cuisine. Du papier velouté, ou une imitation de cuir; sous la table un tapis épais, ou mieux une épaisse fourrure, contre le mur un beau cartel, des rideaux couleur grenat ou brun Van Dyck, un poêle en céramique; une table ronde à allonges, des chaises bien carrées, bien commodes, couvertes en cuir; des *servantes*, dans les coins de la pièce, des figures en marbre ou en terre cuite, des vases de Chine ou du Japon sur des piédouches; *pas de suspension*; des candélabres en bronze ou en cuivre, et, selon l'avis de l'auteur, bien conforme au goût et au bon sens, pas d'assiettes pendues au mur. Ni la forme ni le décor des plats et des assiettes n'en font un objet d'art; laissons ces ustensiles de ménage aux ateliers d'où jamais ils n'auraient dû sortir, et où toute bizarrerie est autorisée.

La *chambre à coucher*. Pour une chambre de jeune fille, l'auteur conseille les couleurs claires, bleu ciel, crème semée de roses; le lit sera ce qu'on appelle un lit d'ange, c'est-à-dire un lit

dont le chevet est appuyé à la muraille, surmonté d'un ciel d'où partent deux rideaux légers, rattachés au mur par des embrasses. A terre une fourrure, puis les meubles ordinaires, une commode, un petit bureau, une petite bibliothèque en bois blanc laqué, et comme ornement, des portraits, des photographies, des gravures; sur la cheminée, une pendule basse et des chandeliers et, relégués dans le cabinet de toilette, tous les ustensiles qui servent à nos soins personnels. Dans le cabinet de toilette lui-même, le marbre sur les parois, les fourrures par terre, une grande glace, des appliques de bougies aux murs, des vases de toilette en argent, montreront votre luxe, si ce n'est votre bon goût.

On pourrait beaucoup citer et l'on peut beaucoup approuver dans ce grand et consciencieux travail, qui demeurera comme un gage de l'opulence et du faste qui règnent en France à la fin du XIX^e siècle. Les réflexions chagrines et misanthropiques ne manqueraient pas si l'on voulait étudier de près ces magnificences; il vaut bien mieux en considérer les bons côtés, et ne voir dans cette préoccupation du décor de nos maisons que l'amour des femmes pour leur foyer domestique. Elles veulent, sans doute, le rendre beau pour le rendre aimable, et y retenir mari et fils que les Cercles attirent. Cela est irréprochable et parfait, et si, de temps en temps, elles donnaient une goutte de ce superflu à la pauvre femme, leur voisine, qui, elle aussi, a un mari et des garçons que le cabaret fascine, ce serait plus parfait encore.

Le livre de M. H. Havard sera donc un *vademecum* pour les gens riches, qui veulent se créer une belle demeure; les ménages modestes y puiseront des idées et des leçons de goût, et tous admireront la superbe exécution de cet ouvrage, orné de quatre cents gravures, illustrations, dessins et photographies qui parlent aux yeux et complètent les pittoresques explications de l'auteur.

M. B.

CLÉMENTINE DE LA FRESNAYE

PAR MADAME M. MARYAN

Prix, 2 fr.

Ce joli récit a paru, pour la première fois, dans notre *Petit Courrier des Dames*, et il a obtenu un vrai succès, bien justifié par le charme et la douceur du talent de madame Maryan. Le sujet qu'elle a traité est simple et donne lieu à un heureux développement des caractères et des situations. Yves de la Fresnaye est arrivé au village de Porzbihan afin, selon le désir de sa mère, de voir son opulente cousine, mademoiselle de la Fresnaye, de s'en faire connaître et de s'en faire aimer. Il la voit, il l'admire, car elle est intelligente et belle, mais il ne l'aime pas, et il trouve en reyanche, sous le toit du recteur, son

ancien ami de collège, une délicieuse jeune fille, type accompli de grâce, de bonté, de talents, qu'il aime, et qui lui fait oublier complètement la riche héritière. Marie-Anne a tous les mérites, même celui d'une illustre naissance, la fortune seule lui fait défaut; pour la mère d'Yves, la fortune est la raison dominante d'un mariage; elle cède cependant: le dévouement de Marie-Anne pendant une redoutable épidémie, les soins qu'elle a prodigués à Yves, atteint lui-même, touchent le cœur de la mère, elle veut bien que son fils soit heureux avec cette sainte enfant. Clémentine, elle aussi, a trouvé sur sa route l'occasion de difficiles sacrifices, la fortune dont elle jouissait n'avait pas une origine légitime: Clémentine l'apprend d'une façon inopinée, et avec une générosité touchante, elle rend, elle restitue, elle se dépouille... Cette figure austère attache plus encore que celle de Marie-Anne, à laquelle on peut, jusqu'à un certain point, reprocher une perfection difficile, osons dire impossible à rencontrer. L'abnégation de Clémentine, sans récompense ici-bas, captive le lecteur. C'est à bon droit que son nom sert de titre au roman. Elle en est l'héroïne. Ce livre se lit avec un vif intérêt, le monde et la nature y sont retracés avec une égale vérité. Combien peu qui méritent pareil éloge!

M. B.

TOUT SEUL!

PAR MADEMOISELLE ÉMILIE CARPENTIER

Un volume grand in-12 avec gravures.

Mademoiselle Carpentier, qui, d'habitude, gâte fort les petites filles, s'est souvenue aujourd'hui des petits cousins et des petits frères; elle a écrit (ou traduit) pour eux une très jolie histoire: celle du bon Willie, enfant trouvé jadis sous une haie d'aubépines. Willie fut élevé, et bien élevé, par deux bons vieillards, mais ils moururent, et l'innocent enfant tomba entre les mains d'une bande de coquins, *pickpockets*, voleurs, bohèmes de toute espèce. Il s'y conserva honnête et pur, tout en courant de terribles aventures et en endurant de rudes souffrances; on peut s'étonner toutefois qu'un enfant si loyal croie devoir une fidélité absolue au chef de la bande qui l'a enrôlé, et qu'il ne révèle pas les auteurs des crimes dont il a été le témoin; à cet égard, la conscience de Willie paraît fort peu éclairée. Tout finit à merveille, comme il est d'usage dans les bons romans: Willie retrouve sa famille, noble et illustre, il n'est pas indigne du nom qu'il retrouve ni du bonheur qui lui est accordé.

M. B.

SAUVONS-LE

PAR MADEMOISELLE ÉMILIE CARPENTIER
(Bibliothèque rose.)

Cette jolie histoire plaira aux garçons; ils

suivront avec émotion les pérégrinations du pauvre petit Régis, enlevé à ses parents par un corsaire, mené de Cuba à Québec, entouré de multiples périls, mais entouré aussi d'amis dévoués, qui finiront par le rendre sain et sauf à sa famille; ils aimeront ces fidèles protecteurs: le pauvre négriillon Blanc-Blanc, le grand chien *mon Ami*, le pêcheur canadien, la pauvre femme sauvage, et ils admireront, en même temps que la tendresse des protecteurs, le courage et l'énergie de la petite victime. Il y a là une bonne et émouvante leçon de vaillance et de foi. Quelques remarques sur la géographie, sur l'histoire naturelle des divers pays où Régis se voit transporté, donnent plus d'agrément encore à cet excellent ouvrage.

M. B.

LES IGNORANCES DE MADELEINE

PAR MADEMOISELLE ÉMILIE CARPENTIER
Beau volume in-8° avec gravures.

Les *Ignorances de Madeleine* et les miennes et les vôtres peut-être, chères lectrices. Connaissez-vous la vapeur et ses applications, l'électricité et son utilité, l'oxygène, la respiration et ce

qui s'ensuit, la classification animale, les cryptogames, les zoophytes, les phénomènes de la vue, le daguerréotype, la photographie, les secrets de la nature végétale, les plantes diverses, et les mœurs des insectes, connaissez-vous enfin une foule de choses qui vous entourent, vous servent ou vous nuisent? Hélas! non. Eh bien, mademoiselle Carpentier, elle, a une science variée et solide, unie à un tour d'esprit gracieux et clair, qui lui permet d'expliquer à ses amies toutes ces merveilles, et sous ce rapport, à une époque où les sciences physiques et naturelles sont le goût du jour, son livre arrive tout à fait à propos. Cette science domestique, modeste et simple, ne peut être dédaignée par personne; elle est sans danger; nous n'en dirons pas autant de la grande science, qui se débite dans de gros volumes, qui veut expliquer le monde et ses origines, et nous applaudissons fort l'homme de tant d'esprit qui a écrit:

« Que fait votre science? elle met des étiquettes sur les mystères, elle catalogue ses ignorances, elle saute par-dessus les abîmes, et elle crie très haut qu'elle les a comblés. »

Notre auteur n'a pas à craindre un jugement aussi sévère sur son bon et joli livre. M. B.

CONSEIL



Les journaux, dont on ne peut plus se passer, ne sont pas toujours d'une lecture bien consolante ni bien édifiante; je viens d'en lire un qui m'a affligée, et encore, n'est-ce pas une de ces feuilles éphémères qu'on lit vite, et qu'on jette au panier: c'est une revue des plus graves, la *Revue des Institutions et du Droit*, qui, en stygatisant les vices et les désordres de notre époque, n'épargne pas les jeunes filles, nos pauvres jeunes filles, que jusqu'ici la prudence de leurs mères et leur propre modestie avaient mises à l'abri de tout reproche. Écoutez:

« ...N'est-ce pas pitié de voir la toilette et la désinvolture de ces jeunes filles qu'on rencontre sur son passage, les coudes comme attachés, le buste en avant, le regard insolent et semblant défier les passants? Dans le monde, on les voit aussi peu convenables, le verbe haut, se donnant des airs de dragons femelles. Ces échantillons trop peu rares d'un progrès fort douteux, affichent leur dédain pour celles qui sont plus modestes et les considèrent comme des êtres inférieurs n'atteignant pas leur niveau.

« Cette transformation des jeunes filles est laide d'abord, fort laide, et surtout fort triste.

« Les parents doivent y veiller; ils ont connu la jeune fille française, simple, modeste, plus semblable à la violette qu'à la pivoine, réservée, parlant peu et charmante sans le vouloir. L'espèce qui est répandue actuellement ne paraît pas se douter que, si elle attire les hommes qui veulent s'amuser, elle repousse encore plus ceux qui veulent se marier. Les plus légers même veulent une femme dont on ne parle pas... »

Ce réquisitoire un peu brutal est-il fondé? Les jeunes personnes ont-elles à ce point perdu le sentiment de leur dignité? ont-elles dédaigné la position exceptionnelle qui, dans les sociétés chrétiennes, civilisées, faisaient d'elles un être à part qu'on respectait et qu'on vénérât, dont la présence interdisait certains discours trop gais et trop familiers, dont on ne touchait ni la robe ni la main, qui n'avait d'intimité qu'avec sa mère, ses sœurs, ses amies, qui ne sortait jamais seule, à qui on ne parlait jamais en tête-à-tête et qui devenait imposante à force de modestie, de réserve et de pudeur? Ont-elles changé tout cela? et qu'y ont-elles gagné?... je les engage fortement à réfléchir sur cette accusation publique, à en méditer les conclusions qui sont exactes, et à tâcher tout doucement de réformer dans leur toilette, leur attitude, leur conversation, ce qui

est l'objet d'un blâme si sévère. Renoncer aux privilèges de son rang pour n'obtenir en retour que de piètres dédommagements, le *shak-hand* des hommes, par exemple, c'est un mauvais marché.

Passons. A une chère jeune fille, qui m'écrit avec une confiante bonté, je dirai volontiers, en réponse à ses questions : Pourquoi lire tant de romans ? Vous avez de l'esprit, vous êtes jeune, libre, pourquoi ne pas compléter votre instruction (elle est toujours incomplète, eût-on 80 ans), pourquoi ne pas lire quelques bons livres, les lire avec soin, la plume à la main ? Connaissiez-vous les auteurs classiques français que l'on cite à tout moment ? Non, probablement ; essayez-en donc ! Vous vous enflammerez pour *Polyeucte* ou pour le *Cid*, vous aimerez *Iphigénie*, les *Femmes savantes* vous feront rire, les *Oraisons funèbres* vous transporteront, vous aussi vous aimerez *Télémaque* ainsi que son style harmonieux ; *Sévigé* avec son charmant esprit et son cœur aimant ; vous prendrez goût à trouver des ressemblances dans les *Portraits* et les *Caractères* de la Bruyère. Une Française doit connaître les richesses de son pays ; croyez-vous que les jeunes Anglaises ignorent Shakspeare ? les jeunes Allemandes savent par cœur *Iphigénie en Tauride*, de Goëthe, et les Italiennes n'ignorent ni le Tasse et la *Jérusalem délivrée*, ni les Fiancés, ni les odes de Manzoni. Et dans les auteurs modernes vous auriez, chère amie, à choisir et à profiter. Voyages, histoire, poésie, biographie, avec un peu de prudence et de bons avis, on peut mettre dans sa tête une excellente et charmante bibliothèque. Nous aurions très mauvaise grâce à interdire les romans, mais enfin on ne dine pas uniquement avec des meringues.

Ah ! un autre petit conseil : en voyage, n'achetez pas aux bibliothèques des gares : les ouvrages inconnus qu'elles vous offrirait sont presque toujours de fort méchants livres, qui ne peuvent se trouver entre les mains d'une jeune fille ; si vous voulez lire, choisissez chez vous le volume que vous voulez emporter ; et surtout ne faites pas comme une de mes compagnes de chemin de fer que j'entendais dire à la bibliothécaire : « Désignez-moi un livre, s'il vous plaît ! »

Autre réponse, plus sérieuse, à une jeune amie, qui me demandait quel devait être le principal but de la vie d'une femme. Il me semble, après les devoirs de la religion, que le vrai, le beau, le noble but de notre vie, c'est de rendre heureux ceux qui sont autour de nous, et de ne rien épargner pour cela. Qu'un père et une mère soient heureux par nos attentions et nos respects, qu'un mari le soit par notre confiance, notre affection, par les soins et les prévenances qui sont de notre domaine ; que des enfants le soient par notre douceur, notre tendre vigilance pour leur bien-être, leur éducation, leurs jeux mêmes ; que les domestiques se louent de l'indulgente bonté de leur maîtresse ; que les pauvres soient secou-

rus et consolés ; que les amies trouvent en nous la sûreté du commerce, l'égalité de caractère, la promptitude à obliger, sans lesquelles il n'y a pas de relation durable ; que nos voisins nous trouvent polies et disposées à les servir ; que les pauvres animaux n'aient pas à se plaindre de nous, qu'ils soient bien traités, bien nourris ; que les oiseaux affamés trouvent même des miettes de pain sur le balcon ou la terrasse, que tout ce qui vit près de nous, sous notre sceptre, soit content et nous doive une part de ses satisfactions morales, de son bien-être matériel ; que nous nous oublions souvent pour autrui, c'est là un but qui donne du prix à la vie. Vivre pour soi ! hélas ! quel triste emploi ! est-ce la peine d'être ? Et ce qui est merveilleux dans le dévouement, c'est que le bonheur que l'on donne rejailit sur nous-mêmes : *Il vaut mieux donner que recevoir*. Une aimable jeune fille, dont nous vous avons parlé, mademoiselle Marie-Louise Frossard, avait pour devise : *Rendre les autres heureux et ne faire de peine à personne*. Un géomètre contemporain compare le bonheur à la balle élastique : elle revient, retourne à qui l'envoie.

Une autre correspondante demande : *Qu'est-ce qui constitue la distinction ? Comment faire pour y arriver ?* Oh ! voilà une question épineuse ; si je dis la vérité, les démocrates me lapideront. Et pourtant, pourtant, la distinction est un don propre à l'aristocratie de la naissance : il est indépendant des vertus et des talents qui se rencontrent dans toutes les conditions ; mais il faut descendre d'une suite d'aïeux qui ont eu l'autorité des classes dirigeantes, et qui ont joui de l'avantage de vivre dans une sphère de politesse et de courtoisie, pour que les manières aient cette simplicité noble, cette liberté décente, cette assurance tranquille, cette urbanité constante, qui font plaisir à voir, qu'on envie et que l'on ne copie pas.

Si l'on ne peut avoir *grand air*, il est permis cependant d'aspirer au *comme il faut* ; que doit-on faire pour y arriver ? L'extérieur demande du soin, une tenue très correcte, une toilette *raisonnable*, c'est-à-dire en harmonie avec les heures et les circonstances, rien d'exagéré ni d'excentrique. Les manières demandent du calme, une politesse exacte avec tous, la connaissance des petits usages du monde pour les visites, la table, la correspondance. C'est un code qu'il faut se mettre dans la tête et pratiquer tout simplement ; la conversation demande de la sobriété ; pas de verbiage, pas de bavardage, pas d'intrusion curieuse sur le domaine d'autrui, pas de médisance : madame de Genlis remarquait que rien n'est plus vulgaire ; n'élevez pas la voix, ne la traînez pas non plus ; il y a différentes espèces d'argots, évitez-les tous, surtout n'adoptez jamais d'expressions basses, sorties du collège, du café ou des petits théâtres ; soyez simple, soyez naturelle, et vous serez *comme il faut* : c'est ce que je vous souhaite. M. B.

ALINE DE CHANTERIVE



U E VOUS remercie de votre invitation, madame, mais ma grand'mère est encore si souffrante qu'il lui serait impossible de m'accompagner. »

Ces simples paroles étaient dites d'un ton si rogue et d'un air si glacial que nul autre que madame Verdier n'aurait insisté davantage; mais elle avait sans doute des raisons particulières pour tenir beaucoup à la présence d'Aline de Chanterive, car, au lieu de s'en formaliser, elle reprit de sa voix la plus douce :

« Croyez-vous, [mademoiselle, qu'en remettant à huitaine ce bal, qui perdrait beaucoup de son agrément si vous n'y assistiez pas, j'aurais chance de vous y avoir? »

— Je ne puis vous répondre à ce sujet, madame, car j'ignore si la santé de ma grand'mère lui permettra de sortir la semaine prochaine.

— Je l'espère, et je vais retarder, dans cet espoir, toutes les invitations que j'avais l'intention de faire pour dimanche prochain. »

Elle se leva en disant ces mots et sortit, le sourire sur les lèvres et le dépit au cœur. Aline ne parut pas s'en apercevoir, et, après avoir fait une légère inclination de tête et quelques pas vers la porte, pour la reconduire, elle se jeta dans le fauteuil qu'elle venait de quitter, tandis que madame Verdier regagnait rapidement sa voiture, dans laquelle l'attendait un grand et beau jeune homme, très bien mis.

« Avez-vous réussi dans votre négociation, tantine, lui dit-il, en lui donnant la main pour monter en voiture; mademoiselle de Chanterive viendra-t-elle à votre bal? »

— C'est fort douteux, reprit-elle, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle m'a reçue du haut de sa grandeur, sans m'adresser un mot de remerciement, et qu'elle est bien la créature la plus désagréable qu'on puisse voir.

— Bah! vous m'étonnez fort, reprit le jeune homme; ce n'est point là du tout l'opinion que j'en ai conçue le soir où j'ai eu l'honneur d'être son cavalier au bal de la sous-préfecture;

elle m'a paru charmante, et elle a été si gracieuse pour moi que, depuis lors, le souvenir de ses beaux yeux est toujours resté gravé dans mon cœur.

— Le souvenir des beaux yeux de sa cassette, voulez-vous dire, répondit la dame; car les siens n'ont assurément rien de remarquable.

— Il est possible qu'ils brillent pour moi d'un plus vif éclat, grâce à la dot de douze cent mille francs qu'on lui attribue; mais parlons sérieusement, tantine: que vous a-t-elle dit?

— Que sa grand'mère est malade et qu'on ne peut savoir quand elle sera rétablie pour l'accompagner au bal. J'ai remis ma fête à huitaine; c'est tout ce que je pouvais faire pour vous.

— Je vous en remercie vivement, dit-il en portant à ses lèvres la main blanche et effilée de sa tante; soyez bien persuadée que, si nous réussissons dans notre entreprise, vous aurez en moi le plus reconnaissant des neveux. »

Madame Verdier, jadis modiste à Marseille, où elle avait fait fortune, s'était retirée près d'Aix, et mourait d'envie de s'y poser en femme distinguée et de faire des connaissances dans le grand monde.

« Notre tentative, mon cher, dit-elle à son neveu, me paraît avoir bien peu de chances de réussir, votre état est fort modeste et votre fortune encore plus; je ne vois donc pas ce qui pourrait décider mademoiselle de Chanterive, si riche et si fière, à vous agréer pour mari.

— Eh! vous ne tenez donc pas compte de mon esprit, de ma fine taille et de ma belle figure? dit-il, moitié riant, moitié sérieusement.

— Triple fat! répondit-elle sur le même ton.

— Il est certain, reprit-il aussitôt, qu'elle m'a remarqué cet hiver au bal de la sous-préfecture, et qu'elle a accueilli de la meilleure grâce du monde tous les compliments que je lui ai débités ce soir-là et dans les quelques salons où je l'ai rencontrée.

D'ailleurs qu'est-ce que je risque après tout? Si j'échoue dans ma poursuite matrimoniale, je n'en mourrai pas de chagrin, je vous assure. Si je réussis, je deviens millionnaire, j'envoie à tous les diables l'étude de maître Brosset dont j'ai l'honneur d'être le premier clerc; je fais bâtir un beau château près du vôtre, pour jouir de votre société, et j'achète un hôtel à Paris, où je vous invite d'avance à venir passer la saison

d'hiver, afin d'y goûter tous les plaisirs de la capitale.

— Tout cela est charmant en perspective ; mais êtes-vous bien sûr de la grande fortune de mademoiselle de Chanterive ? Ses parents ne passaient pas jadis pour être riches.

— Ah ! tantine, il y a six mois que vous habitez ce pays, et vous ne savez pas l'histoire de l'oncle million. Que faites-vous donc depuis que vous ne fatiguez plus vos jolis yeux ni vos doigts agiles à fabriquer de charmants chapeaux ou à garnir de délicieux bonnets ?

— Encore ! s'écria madame Verdier en châtiant son neveu d'un coup d'éventail ; n'est-il pas convenu entre nous, et dans votre intérêt comme dans le mien, que notre passé doit rester dans l'ombre pour permettre au présent de briller d'un plus vif éclat ?

— C'est vrai, tantine, et vous avez eu là une bien bonne idée.

— Soyez donc plus circonspect à l'avenir, et maintenant racontez-moi l'histoire de cet oncle millionnaire, qu'excepté moi tout le monde connaît ici, dites-vous.

— Je ne demande pas mieux, répondit-il, car il avait la prétention d'être un conteur agréable. Prenant donc une pose magistrale, il commença ainsi :

« L'oncle million était dans son jeune temps un petit mauvais sujet, ayant nom Jérôme Bonselme ; il avait l'habitude d'être toujours un des derniers de sa classe, professant pour le latin et le grec une répulsion naturelle qu'il avouait franchement, ce qui mettait au désespoir son bonhomme de père, un ancien conseiller à la cour d'appel d'Aix, dont l'unique ambition était que son fils pût aussi revêtir un jour la robe rouge fourrée d'hermine. Mercuriales fréquentes, vives remontrances, pain sec et prison, taloches même au besoin, rien ne put toucher le cœur endurci de Jérôme.

A vingt ans passés il usait encore ses culottes sur les bancs de l'école.

« Je t'y laisserai jusqu'à ce que tu sois bachelier, disait le conseiller en frappant du poing sur son bureau ; nous verrons qui sera le plus entêté de nous deux. »

Jérôme ne répondait rien d'ordinaire aux apostrophes les plus véhémentes ; mais un beau jour, il se sauva du collège, sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu. Sa mère pleura comme une Magdeleine, son père écrivit à toutes les cours royales, à tous les commissaires de police, mais inutilement. Ce ne fut que huit mois plus tard qu'il reçut, de Philadelphie, une lettre assez courte, dans laquelle le mauvais sujet demandait pardon aux auteurs de ses jours de tous les chagrins qu'il leur avait causés, disant qu'il avait supporté bien des souffrances depuis son départ, mais qu'il avait maintenant bon espoir, et que, quand il aurait fait fortune, il s'empres-

serait de revenir auprès d'eux pour consoler leur vieillesse.

Le père et la mère pleurèrent de joie en recevant cette lettre ; ils répondirent à leur fils de revenir au plus vite, l'assurant qu'il ne serait plus question de grec ni de latin, et qu'on tuerait un veau gras, aussi gros qu'un bœuf, le jour où l'enfant prodigue remettrait le pied sur le seuil de la maison paternelle... Mais peu de temps après, le choléra, qui fit à cette époque en France tant de victimes, emporta en moins de quinze jours le conseiller et sa respectable épouse, de sorte que, de toute la famille Bonselme, il ne resta plus en France que la sœur aînée de Jérôme, mariée depuis deux ans au capitaine de Chanterive, brave militaire, décoré de la croix de la Légion d'honneur, mais ayant plus d'or sur ses épaulettes que dans son gousset.

M. et madame Bonselme étant morts sans tester, leur bien fut partagé également entre madame de Chanterive et son frère, qui se fit envoyer, aux États-Unis, sa part d'héritage et ne donna plus de ses nouvelles, ne répondant même pas aux lettres qui lui furent adressées, si bien qu'au bout de deux ou trois ans on finit par le croire mort, et que personne ne pensa plus à lui, si ce n'est pourtant sa bonne femme de sœur, qui avait toujours eu de l'attachement pour le mauvais sujet. Mais l'excellente créature eut bientôt d'autres soucis et de grands chagrins. M. de Chanterive fut tué en Afrique, le jour même où il venait d'être promu chef de bataillon ; il laissait un fils dont les études furent dirigées de manière qu'il pût entrer dans la magistrature et parvenir un jour à endosser la robe rouge de son grand-père maternel, moins dangereuse à porter que l'uniforme de son père.

Sa mère l'engagea à se marier jeune, et lui fit épouser une Arlésienne, plus riche d'attraits que d'écus ; ce qui me prouve presque jusqu'à l'évidence, notez bien ceci, tantine, que pour admettre un nouveau membre dans sa famille, madame de Chanterive tient beaucoup plus aux avantages personnels qu'à la fortune ; cette disposition d'esprit augmente prodigieusement, vous en conviendrez, mes chances de succès.

Mais revenons à mon histoire.

Le substitut de Chanterive vécut encore moins que son père, il mourut à vingt-six ans des suites d'une chute de cheval. Je vous laisse à penser le désespoir de sa pauvre mère et celui de sa femme, la belle Arlésienne dont j'ai oublié le nom. Celle-ci se consola cependant assez vite, car, après deux années d'un deuil sévère, qui faisait encore ressortir l'éclat de ses beaux yeux et la fraîcheur de son teint, elle épousa sans bruit un comte italien, muni de parchemins respectables et authentiques, mais assez mal pourvu de titres qui se négocient et de biens au soleil. La mère pleurait toujours son fils, le conseiller en herbe, si bien que pour la consoler

autant que possible, madame la comtesse consentit à lui confier la petite Aline, âgée de trois ans à peine. La bonne grand'mère l'a gardée depuis lors, élevée et gâtée de son mieux; toutes deux vivaient ensemble à Monplaisir, un bien dont madame de Chanterive avait hérité du papa Bonselme. Aline, l'objet de mes amours, riche...

— De douze cent mille francs, interrompit madame Verdier, je ne peux pas l'oublier, vous me l'avez assez répété depuis que vous êtes mon hôte.

— Il est des vérités qui sont toujours agréables à dire, tantine, et celle-ci est de ce nombre.

Un beau matin, comme la grand'mère et la petite fille cueillaient des figues pour les servir au dîner, elles virent venir à elles un vieillard assez mal vêtu, tenant sous son bras une petite valise usée, et s'appuyant sur un gros bâton noueux qui n'avait rien d'élégant.

« Que demandez-vous, mon brave homme? lui dit madame de Chanterive, en le voyant s'arrêter devant elle.

— Eh quoi! lui dit-il en la regardant avec des larmes dans les yeux, ne me reconnais-tu donc pas, Geneviève?

— Jérôme! s'écria-t-elle en laissant échapper de ses mains son panier plein de figues, mon cher frère, que je croyais mort et que j'ai pleuré si souvent! Oh! pourquoi notre père et notre mère ne sont-ils plus de ce monde pour partager notre joie!

Le vieillard ne put répondre, il pleurait d'émotion, de regret peut-être.

« Viens, lui dit sa sœur, entrons à la maison, nous y serons mieux pour causer. »

Elle le fit asseoir dans le grand fauteuil du conseiller Bonselme, et courut à la cuisine pour lui apporter un bouillon et un verre de vin en attendant le dîner, car il paraissait exténué de fatigue.

« Tu es toujours bonne, lui dit-il en l'embrassant de nouveau, combien je suis heureux de te revoir! Rien n'est changé ici, ajouta-t-il après s'être réconforté: c'est bien contre le mur le même papier peint, représentant une chasse à courre, le cerf aux abois, les chiens, les chasseurs, dont la vue réjouissait mon enfance. Que j'ai de plaisir à revoir tout cela! que ne puis-je retrouver aussi ceux qui m'ont aimé et à qui j'ai causé tant de chagrins! »

Il cacha sa tête dans ses mains et pleura silencieusement.

« Du courage, mon ami, lui dit sa sœur; nos parents t'avaient pardonné bien avant leur mort, ils désiraient vivement te revoir, et ils en gardaient l'espérance, parce que dans ta dernière lettre tu paraissais disposé à revenir auprès de nous.

Elle se mit alors à lui raconter tout ce qui s'était passé depuis le départ de celui qu'on

appelait le mauvais sujet, ses douleurs personnelles, la mort de son mari, celle de son fils unique, et, lui montrant sa petite Aline: Voilà, dit-elle, tout ce qui me reste de ceux que j'ai aimés.

— Je l'aimerai aussi, dit le vieillard en embrassant l'enfant, elle sera ma fille d'adoption. »

Il raconta à son tour, mais en peu de mots, sa vie aventureuse et le violent désir qu'il avait fini par éprouver de revoir sa patrie et sa famille.

Cette journée d'épanchements intimes s'écoula comme une heure. Le soir venu, madame de Chanterive conduisit son frère dans la chambre qu'elle lui avait fait préparer, et, lui en montrant une autre plus petite, attenante à la première:

« Voilà, lui dit-elle, où tu pourras mettre tes bagages.

— Mes bagages! les voici, répondit-il avec un singulier sourire en montrant la petite valise qu'il avait apportée sous son bras en arrivant, je fais comme Bias, je porte avec moi tout ce que je possède.

— Je vois que la fortune ne t'a pas souri, pauvre frère, dit la dame; je ne suis pas riche, mais j'ai pourtant assez de bien pour nous permettre de vivre modestement tous les deux avec Aline, tu partageras tout avec nous, la maison sera ta disposition; et quant à ta toilette: regarde, ajouta-t-elle en ouvrant une grande armoire, j'ai encore là beaucoup de linge et plusieurs vêtements en très bon état, qui ont appartenu, les uns à mon mari, les autres à mon fils; ils pourront te servir et tu en disposeras à ton gré.

— Merci, ma bonne sœur; dès demain j'en ferai usage pour te paraître plus présentable. J'espère aussi pouvoir t'être utile à quelque chose; je m'entends un peu en agriculture, je soignerai tes fleurs, je surveillerai tes ouvriers, je tiendrai tes comptes, si tu le désires, et j'apprendrai à lire et à écrire à notre petite Aline, avec laquelle j'ai déjà fait connaissance.

— Ce sera charmant, répondit madame de Chanterive en lui souhaitant le bonsoir; dors bien et ne t'inquiète plus de l'avenir, regarde-toi comme le matelot sauvé du naufrage et arrivé au port. »

Dès le lendemain Jérôme commença à s'occuper d'agriculture, comme il l'avait offert; il alla voir les fermiers, eut avec eux d'assez longs entretiens, et sa surveillance fut si profitable qu'en moins de deux mois la propriété de Chanterive avait un tout autre aspect; on y voyait de nombreux travailleurs, des terrains nouvellement défrichés, des plantations de jeunes arbres fruitiers de bonne espèce et de bon rapport.

— J'ai bien peur, Jérôme, lui dit-elle un jour, que tous ces travaux ne coûtent trop cher pour ma petite bourse.

— Ils ne te coûteront absolument rien, lui

répondit son frère : je me suis entendu avec tes fermiers, je leur ai fait si bien toucher du doigt les grands avantages qu'ils trouveront eux-mêmes à ces développements de culture, qu'ils en sont convaincus et ne te demanderont pas un sou.

— Je te crois sur parole, lui dit sa sœur, et puisqu'il en est ainsi, je t'avouerai que je suis très contente des améliorations que tu as commencées, et je te verrai bien volontiers les mener à bonne fin. »

Les travaux durèrent tout l'été et tout l'automne; plus de vingt ouvriers y étaient employés chaque jour, et les fermiers loin de se plaindre de la dépense, en paraissaient enchantés. Dans la journée, Jérôme était toujours dehors, surveillant les travailleurs; mais il passait toutes ses soirées auprès de madame de Chanterive, donnant quelques leçons de lecture à la petite Aline qu'il aimait de tout son cœur, et lui fabriquant avec son couteau grand nombre de jouets, qui faisaient le bonheur de la fillette; jamais le frère et la sœur n'avaient été plus heureux, ni aussi tranquilles dans le cours de leur vie.

Le printemps venu, madame de Chanterive éprouva quelques légères indispositions, et le médecin conseilla les eaux de Vichy, comme indispensables pour sa guérison.

« Il faut partir le plus tôt possible, dit Jérôme.

— Ce sera une forte dépense, objecta madame de Chanterive.

— La santé avant tout, répondit son frère; d'ailleurs les plantations et les ensemencements que nous avons faits cet hiver vont tellement augmenter tes revenus que tu peux bien accroître aussi tes dépenses pour recouvrer un bien aussi précieux que la santé. »

La bonne dame se laissa persuader et partit avec sa petite fille.

Le conseil du docteur était bon; madame de Chanterive, quinze jours après avoir commencé sa cure à Vichy, se trouva fort soulagée, et elle pensait déjà à retourner à Montplaisir, lorsque le médecin des eaux, à qui Jérôme avait écrit une lettre confidentielle, déclara que, pour la guérison complète de madame de Chanterive, il fallait qu'elle continuât son traitement à Vichy pendant quelques mois. Elle hésita d'abord, tant elle désirait rejoindre son frère; mais celui-ci, tout en lui témoignant le plus vif désir de la revoir, insista tellement sur la grande raison de la santé, qu'elle se résigna à prolonger son séjour à Vichy. Son installation n'y avait d'ailleurs rien de désagréable, surtout depuis qu'une jolie somme d'argent envoyée par Jérôme et prélevée, disait-il, sur les profits qu'il avait déjà réalisés par la vente des fleurs et des fruits récoltés depuis peu dans le jardin de Montplaisir, permettait à sa sœur de vivre plus largement qu'elle ne l'avait fait d'abord.

Elle dut passer à Vichy l'été tout entier, et ce ne fut que le 1^{er} octobre que madame de Chanterive, en parfaite santé, reprit avec sa chère petite Aline, le chemin de la Provence et arriva à Aix, où Jérôme les attendait au débarcadère.

« Partons vite, » dit-il, en les faisant monter dans un joli landeau.

La nuit était venue, nuit noire et sans étoiles. Tout à coup une vive clarté frappa les yeux des voyageurs : c'était une quantité de lampions illuminant un château que madame de Chanterive n'avait jamais vu.

« Que c'est beau ! dit-elle; mais nous nous sommes trompés de chemin, sans doute.

— Non, non, répondit son frère en lui offrant la main pour l'aider à descendre de voiture.

— Où sommes-nous donc ? demanda-t-elle en hésitant.

— Chez toi, ma chère. »

La bonne dame pensa d'abord que son frère était devenu fou, ou plutôt qu'elle rêvait elle-même, mais il l'entraîna à sa suite dans la salle à manger en lui répétant :

« Oui, ce château est à toi, je l'ai fait bâtir pour toi, pour y vivre avec toi tout le temps que Dieu nous accordera. »

Madame de Chanterive était si ahurie qu'elle put à peine balbutier quelques mots de remerciement.

« Maintenant soupçons, tu iras ensuite te reposer, et tu feras de bons rêves, lui dit gaiement son frère.

— Mes songes ne peuvent être plus dorés ni plus merveilleux que la réalité », dit-elle en riant et en s'asseyant avec lui à une table bien servie.

Mais le bon oncle ménageait encore à sa sœur bien d'autres surprises; il tira de sa vieille valise de quoi payer un superbe mobilier qu'il fit venir de Paris, des chevaux, des voitures, les domestiques nécessaires pour le service d'une grande maison, puis douze cent mille francs de rentes sur l'État pour la dot d'Aline, que sais-je encore ? Elle était vraiment inépuisable, cette vieille petite valise.

— J'aurais besoin d'en avoir une pareille, s'écria madame Verdier.

— Non, tantine, vous n'en avez pas besoin pour être aimable à mes yeux, surtout si vous me faites épouser mademoiselle de Chanterive, dont la dot est parfaitement assurée.

— A moins que ce mariage, reprit la tante, ne déplaît à l'oncle million, et qu'il ne déshérite sa nièce.

— Pas de danger de ce côté-là, tantine, car le brave oncle repose depuis quatre ans dans un superbe tombeau, et mademoiselle de Chanterive doit être, je pense, propriétaire incommutable de sa dot de douze cent mille francs, dont elle ne doit jouir que du jour de son mariage ou de sa majorité.

II

Pendant que M. Dumontel et sa tante devaient ainsi, Aline, après être restée pendant quelque temps plongée dans ses réflexions, se leva vivement pour sonner sa femme de chambre.

« Annette, lui dit-elle, vous qui savez tout ce qui se passe dans le pays, vous devez connaître la personne qui vient de me faire visite, et qui habite une maison de campagne qu'en appelle la villa Esméralda ? »

— Parfaitement, mademoiselle, une dame d'un âge mûr, la tante de M. Dumontel, un grand jeune homme de Paris, dont tout le monde parlait l'hiver dernier, tant on le trouvait beau danseur ; il est revenu chez madame Verdier pour quelques jours, et l'on assure qu'elle va donner un bal à cette occasion.

— Et dit-on aussi quelles personnes y seront invitées ?

— Oui, la meilleure compagnie ; je crois., la marquise de Lestaurière, mesdames du Coudray, la comtesse d'Espinhal, mesdemoiselles de Cornoules, Pindarech et bien d'autres, et en fait de cavaliers ce qu'il y a de plus distingué dans la ville et dans les environs.

— C'est tout ce que je voulais savoir », dit Aline.

La soubrette fit quelques pas vers la porte, puis, se retournant vers sa maîtresse, elle ajouta :

« Mademoiselle me permet-elle de lui donner encore un renseignement au sujet de madame Verdier ? »

— Dites, je vous écoute, répondit la jeune fille.

— C'est que le beau Félix, comme on l'appelle à Aix, était avec elle lorsqu'elle est venue tout à l'heure faire visite à mademoiselle ; et qu'il est resté dans la voiture à regarder par la portière tout le temps que la visite a duré ; il m'a même adressé plusieurs questions, auxquelles j'ai répondu de mon mieux. Il est très bien, ce jeune homme.

— S'il me prenait fantaisie d'aller à cette fête, aurais-je une toilette toute prête ?

— Mademoiselle a la belle robe blanche, pailletée d'or qu'elle avait fait venir de Paris pour le bal de mardi gras ; c'est peut-être bien élégant pour une réunion à la campagne, mais peut-il y avoir quelque chose de trop beau pour mademoiselle !

— Allons, me voilà rassurée, vous pouvez retourner à votre ouvrage.

» Cette fille a raison, se disait Aline, M. Dumontel est vraiment un beau garçon : haute taille, teint fleuri, charmant sourire ; c'est un des hommes les plus aimables que je connaisse ; il est impossible de s'ennuyer un instant avec lui ; il a beaucoup d'esprit, un genre d'esprit fort amusant et toujours quelque chose d'agréable à dire. Ce n'est pas comme mon cousin Maurice, qui, parce qu'il a quelques années de plus que moi, se permet de me faire de la morale à tout propos ; je l'aime bien, mon cousin Maurice ; mais je n'aime pas sa morale ni les grands airs de docteur qu'il prend avec moi ; il me traite toujours comme une petite fille. »

COMTESSE DE LA ROCHÈRE.

(La suite au prochain numéro.)

JAQUELINE

I

LES LA TOURNEUVE



parce qu'ils le jugeaient à la hauteur de ses

TOUTE la jolie ville de X... s'accordait sur le compte de l'ingénieur du port et de sa famille : on aimait M. Petit de la Tourneuve ; les gens du métier l'aimaient

fonctions, les gens du monde le trouvaient courtois et obligeant, les gens du peuple appréciaient, goûtaient sa politesse familière ; il saluait aussi volontiers un matelot qu'un armateur, et il donnait une tape sur la joue aux mousses qui regardaient avec des yeux émerveillés sa belle figure, sa rosette et ses jolies breloques. Madame Petit de la Tourneuve était également appréciée ; des restes de beauté, une élégance extrême, un excellent ton la rendaient agréable à voir et à entendre, on disait du bien de ses dîners et ses soirées n'étaient pas ennuyeuses, et comme elle possédait un caractère doux, une humeur inoffensive, elle ne portait pas ombre, même aux femmes qu'elle éclipsait un peu. Sur ses deux filles, l'opinion publique était également d'accord, ce qui est rare : on trouvait

aimable sa fille cadette, Paule, jolie blonde aux yeux noirs, pleine de talents et de gentillesse, et, d'un avis unanime, Jacqueline passait pour un être insignifiant, sans esprit, sans agrément, d'une humeur sérieuse, quoiqu'elle fût dans le milieu le plus charmant; maussade dans le monde, et, sans aucun doute, plus maussade à la maison. Elle était très belle, beauté classique, régulière, le front et le nez formant une ligne irréprochable, de grands yeux bruns sous de longs sourcils, une bouche étroite au double rang d'ivoire, des cheveux bruns dorés, une taille haute et svelte, rien ne manquait; mais cette belle tête sans sourire, sans animation, n'était guère sympathique. Gaston, le fils unique, avait tous les défauts de ses seize ans : il n'aimait pas l'étude, il aimait passionnément les chevaux, les cigares et le spectacle, il professait des idées avancées et se préparait de la sorte aux examens, ces portes d'entrée des carrières libérales. Les gens raisonnables le trouvaient difficile à brider; d'autres disaient : « Il est fort aimable, il fera son chemin par les salons. »

On voit qu'à l'extérieur, la situation de la famille de la Tourneuve était bonne et enviable.

Peu de personnes connaissaient l'intérieur, car elle ne possédait pas d'amis intimes; M. de la Tourneuve n'avait pas même à X... un seul camarade d'école ou de promotion; madame de la Tourneuve n'avait pas créé d'amitiés dans cette ville étrangère qu'elle devait quitter un jour, Paule avait fait comme sa mère, et Jacqueline, élevée au couvent à L..., avait laissé loin derrière elle ses maîtresses et ses premières amies. Gaston, comme tous les gars de son âge, aimait les relations du dehors et n'initiait pas sa famille à ses préférences ni à ses amitiés. De sorte que le foyer domestique demeurait voilé, et les trois serviteurs amenés par l'ingénieur de son pays natal, le Poitou, ne causaient guère et ne trahissaient rien.

Au moment où s'ouvre ce récit, la maison des Tourneuve était agitée et toute la famille préoccupée d'une visite qui faisait un événement. On attendait une vieille cousine, mademoiselle Octavie Petit, qui se décidait à quitter Poitiers, à traverser la moitié de la France, pour venir passer quelques jours avec les seuls parents qui lui restassent. Cette visite ne pouvait qu'être agréable, puisque mademoiselle Octavie était l'amie, la compagne d'enfance de M. de la Tourneuve, qu'on avait avec elle des rapports excellents, accentués par des envois d'huîtres et de turbots venant du port de mer, de truffes et de fruits mûris au soleil du Poitou, et cependant M. et madame de la Tourneuve paraissaient préoccupés, presque inquiets de l'arrivée de leur parente.

On était en famille, à l'issue du déjeuner; madame buvait à petits coups une tasse de thé; Paule avait pris dans la jardinière une rose blanche et quelques brins de réséda, et elle en

formait un petit bouquet de corsage, Gaston roulait une cigarette, Jacqueline, qui ne restait jamais oisive, travaillait à un petit ouvrage au crochet, M. de la Tourneuve réfléchissait et ne lisait pas le journal qu'on venait de lui apporter :

« Je ne m'attendais pas à cette proposition d'Octavie, dit-il enfin. Elle, si sédentaire, qui n'a jamais quitté sa ville et sa province, la voilà qui se met en route... »

— Nous l'avons souvent invitée, répondit sa femme.

— Oui, une forme de politesse à laquelle je n'attachais pas d'importance et que je ne pensais pas devoir être prise au mot; j'aime beaucoup Octavie, son nom seul me rappelle de bons souvenirs de jeunesse, mais j'ai peur que, par nos idées et nos habitudes, nous ne soyons devenus fort étrangers l'un à l'autre.

— Et puis, où la loger? demanda madame de la Tourneuve avec un soupir.

— Ah! mère, la maison est grande! c'est un Louvre! dit Paule.

— Un Louvre non meublé, ma fille. Nous n'avons meublé que les appartements dont nous avons besoin.

— Pourtant, ma femme, je tiens à ce qu'Octavie, puisqu'elle se déplace pour venir nous voir, soit bien traitée... et très bien... Je compte donner un dîner en son honneur...

— Mon Dieu! avec qui?

— Nos invités ordinaires : le sous-préfet et sa femme, l'intendant, le président et la présidente, le commissaire de marine, enfin, nos habitués... il faut qu'elle se trouve bien et honorablement reçue...

— Je ne demande pas mieux... mais encore un coup, où la loger? Voulez-vous faire arranger les deux chambres sur le jardin? Ce serait facile. Dardenne s'en chargerait, il a du goût et il exécute vite.

— Et il se fera payer à beaux deniers. Je ne suis pas en fonds, malheureusement.

— Pas en fonds, père? demanda, le front inquiet, le jeune Gaston.

— Non, mon fils, cela arrive à tout le monde.

— Mais, mon père, n'êtes-vous pas l'héritier de la cousine Octavie?

— Ce sont des questions qu'il faut laisser aux procureurs, mon fils.

— Comment faire? répéta madame de la Tourneuve.

— Maman, dit Jacqueline en levant ses beaux yeux tranquilles, si vous permettiez?

— Quoi? dis.

— Je donnerais ma chambre à notre cousine, elle y serait parfaitement.

— Et toi, Jacqueline? dit son père.

— Je partagerais la chambre de Paule, si elle voulait bien.

— Tu sais que ma chambre est très petite, et mon lit, un vrai lit de pensionnaire!

— Eh bien, j'irai dans le cabinet du second, il s'y trouve un divan sur lequel je serai à merveille.

— Près de la cuisinière? dit M. de la Tourneuve, en fronçant le sourcil.

— Mais, mon ami, ce ne sera que pour quelques jours, car enfin Octavie ne peut s'éterniser ici.

— Paule pourrait bien offrir l'hospitalité à sa sœur.

— Mon Dieu! papa, ce sera comme vous voudrez, mais Jacqueline sera mal et moi aussi.

— Cher père, ajouta Jacqueline, permettez-moi ce petit déménagement; cela m'amusera. Maman m'autorise.

— Eh! faites! dit-il, en homme habitué à céder. Je vais au bureau.

— Tu vas t'habiller, Paule, nous avons des visites à faire, à la sous-préfecture, entre autres.

Elles sortirent toutes deux: Jacqueline rangeait le dessert du déjeuner dans un grand et magnifique buffet; Gaston, se voyant seul avec elle, avait allumé sa cigarette.

« Ma petite, dit-il, c'est bien clair: nous devons hériter de la cousine poitevine. Sans quoi, papa n'y mettrait pas tant de mitaines.

— Papa aime sa cousine; il nous en a souvent parlé.

— Sans doute, sans doute

Souvenirs du jeune âge

Sont gravés dans mon cœur!

il préférerait, m'est avis, les souvenirs à la présence de cette chère Octavie. J'aime à croire qu'elle nous laissera un héritage respectable.

— Ne dis pas cela, je n'aime pas que tu te montres plus mauvais que tu ne l'es, Gaston. Es-tu donc si intéressé, si épris d'argent?

— Eh! eh! on en a besoin! demande à papa et à maman. Papa aime les belles réceptions qui jettent de la poudre aux yeux, et maman aime la toilette. Aime-t-elle la toilette, maman!

— Gaston, je t'en supplie, ne parle pas ainsi de nos chers parents, si bons!

— Et cette mijaurée de Paule! elle ne te veut pas dans sa chambre parce que sa chambre est trop petite pour loger ses chiffons.

— Elle ne doit pas se gêner, elle sait que j'aime aussi ma liberté; je serai très bien là-haut.

— Ah! toi, tu es toujours contente de tout. Et tu sers tout le monde. Voilà que tu fais le service de la femme de chambre.

— Cette pauvre Annette! elle a tant d'ouvrage! Tu t'en vas?

— Oui, jusqu'au port.

— Et ton examen, tes études?

— J'ai bien le temps.

— Tu crois cela?... »

Il s'en alla. Jacqueline le suivit d'un regard un peu triste: jeune encore, elle savait que le

temps et l'avenir échappent à qui n'a pas de volonté, et Gaston n'avait de volonté que pour les plaisirs, ardente alors, et pour ce *far niente* qui laisse couler la vie, évaporer la résolution, engourdir l'intelligence et les mâles pensées. Elle avait au fond de son âme une vision idéale du bien, du devoir que nul ne réalisait autour d'elle; et souvent, contrariée par les événements domestiques, froissée dans ses idées et ses préférences, elle s'efforçait de ne rien voir, de ne pas juger et de suppléer les autres alors qu'elle le pouvait, mais en silence, à la dérochée et sans provoquer l'attention.

En ce moment, et pour se distraire du souci que lui laissait Gaston, elle alla arranger la chambre qu'elle s'était choisie. Elle disposa le lit, la table de toilette, avec un art tout féminin, parant le désordre, suppléant à l'insuffisance...

Elle sait même encore, ô charmante merveille,

De ses doigts délicats réparer, rajeunir

Tout ce qu'une autre main n'avait su que ternir...

Le divan prit l'apparence d'un lit véritable, étroit, blanc et drapé d'une jolie couverture; une vieille table, couverte de serviettes blanches et de quelques ustensiles en cristal et en porcelaine, devint une jolie toilette; au-dessus d'une chaise d'église, oubliée dans les greniers, elle plaça son crucifix d'ivoire, elle ajusta à l'étroite fenêtre des rideaux d'un blanc de neige, et elle se dit:

« Quelle jolie cellule! je vois d'ici le ciel et la mer! Tout le monde sera content et moi aussi... »

II

UNE VIEILLE COUSINE

Mademoiselle Octavie était arrivée; on l'avait reçue à bras ouverts: M. de la Tourneuve avait eu une passagère émotion en retrouvant sa compagne d'enfance; madame de la Tourneuve avait trouvé pour cette parente inconnue l'accueil le plus gracieux; Jacqueline s'était tenue à l'ombre; Gaston avait profondément salué en disant entre ses dents:

« Quelle tête! Si Cham était ici! »

Et Paule avait paru abasourdie à la vue de sa parente. Mademoiselle Octavie avait-elle quelque chose d'extraordinaire? Non, pour les gens raisonnables, car il n'est pas extraordinaire qu'une personne de cinquante ans ne soit pas jolie, et qu'une vieille fille, vivant loin du monde, ait oublié les traditions de la mode. Mais Paule n'avait guère de raison, et le visage pâle et maigre, les traits pointus, le chapeau de paille brune, la robe de mérinos noir, unie comme une robe de religieuse, bref, tout l'extérieur de mademoiselle Octavie lui parut étonnant et presque repulsif. Elle répondit peu aux démonstrations amicales de sa cousine et se tint prudemment à l'écart pour éviter les serremments de main et les

interpellations curieuses, joyeuses, affectueuses, par lesquelles elle tâchait de se mettre au courant du passé de la famille. Madame de la Tourneuve traitait sa cousine avec la bonne grâce coutumière sous laquelle les yeux pénétrants lisaient sa parfaite indifférence; son mari répondait avec empressement; Gaston goudaillait un peu; Jacqueline accueillait avec amitié toute amitié qui venait vers elle.

Elle ressentait d'ailleurs une vraie sympathie pour mademoiselle Octavie; le sang n'est pas de l'eau, elle l'éprouvait vivement : cette inconnue de la veille, qui portait son nom, qui disait si allègrement à son père : « Te souviens-tu, Xavier ? » qui prenait, c'était évident, un si véritable intérêt à elle-même et à tous les siens, lui devenait soudain plus chère que les amies qu'elle connaissait depuis dix ans, elle entrevoyait, elle devinait d'autres raisons encore, il lui semblait que mademoiselle Octavie trempait son âme aux sources où elle-même s'abreuvait, et que sur le terrain des sentiments les plus intimes et les plus profonds leurs âmes se rencontraient. Toutefois Jacqueline garda pour elle ces observations, elle défendit sa cousine contre les railleries de Paule et de Gaston, mais la réserve et la simplicité de son caractère l'empêchèrent de se produire et de se prodiguer, même auprès d'une personne dont l'approbation ne la laissait pas indifférente.

Le grand dîner eut lieu, et il fut splendide, comme l'est un dîner de province pour lequel on n'a rien ménagé. Mademoiselle Octavie y fit bonne figure : elle avait mis, pour la solennité du jour, une robe de soie noire, une espèce de fraise en belle dentelle, retenue par une belle topaze brûlée et un fort joli bonnet. Cette toilette seyante, faite pour l'âge et la figure de celle qui la portait, avait une histoire.

Paule avait exprimé devant sa sœur la crainte que la cousine ne fût pas présentable :

« Elle est si arriérée et si bizarre ! A-t-elle une autre robe que l'horrible robe noire, l'éternelle est son nom, un autre bonnet que ce chef-d'œuvre d'une modiste de Poitiers ? Tu devrais bien le lui demander, tu es au mieux avec elle. »

Jacqueline dit :

« Je n'oserais jamais ! D'ailleurs, je ne trouve pas ma cousine ridicule. »

— Tu es bonne ! tu es par trop bonne !

— Pas du tout, je ne suis que juste. Elle n'est pas jeune, elle ne peut pas s'habiller comme nous.

— Qu'elle prenne modèle sur mère : voilà un joli type d'élégance ; vois, pour demain, robe de moire violette de Parme, coiffure de dentelle noire avec des violettes, pas de bijoux, sauf un médaillon et un bracelet. Voilà une toilette de mère.

— Oui, maman est toujours charmante...

— Et la cousine toujours ridicule... »

Cependant Jacqueline intervint malgré elle ;

mademoiselle Octavie la fit entrer dans sa chambre et lui dit avec bonté :

« Ma petite, je vis fort à l'écart du monde, je ne vois que quelques vieilles filles comme moi, mon curé, mon notaire, et j'ai peur d'être très gothique demain, au milieu de vos brillants convives. »

— Mais non, ma cousine.

— Que si ! je veux parler du costume, car pour les nouvelles du jour, politiques et littéraires, je suis encore au courant. Tu vas me conseiller. J'ai une robe de soie noire, faite à ma mode, mais enfin en soie, en belle soie.

— C'est bien, ma cousine, on est toujours bien en noir.

— Voilà mon col et son épinglé.

— La dentelle est très fine et ce vieux bijou très joli.

— Cela peut aller ? Je ne veux pas que Xavier, ton père, soit embarrassé de moi. Voici le bonnet. Regarde. Tu le retournes ? qu'en dis-tu ?

— Ma cousine, il n'est pas bien : le point d'Argentan est superbe, mais ces rubans roses ne me plaisent pas.

— J'aimais le rose dans ma jeunesse, alors que je voyais tout en rose ; il m'allait alors...

— Ma cousine, il vous irait encore si vos cheveux, au lieu d'être poivre et sel, comme on dit, étaient tout blancs... le rose est joli tout à fait sur des boucles blanches.

— Tu as raison, mais que faire ?

— Voulez-vous me laisser arranger votre bonnet ?

— Tu saurais ?

— Il me semble que oui.

— Eh bien, je te donne carte blanche ; arrange, chiffonne, tu es ma petite amie, toi, Jacqueline. »

Ce fut ainsi que le bonnet rose devint un bonnet bleu-ciel, que la toilette de l'étrangère parut à tous très convenable, et que ni Paule ni Gaston ne trouvèrent rien à blâmer. Quelques jours s'écoulèrent encore : mademoiselle Octavie avait visité toutes les curiosités de la ville, elle connaissait la vieille église séparée de sa tour, et la tour de vigie, au pied de laquelle les vieux pilotes devisent de la mer ; elle avait vu et revu la mer, connaissance à faire pour une Poitevine, elle était montée sur le remorqueur, et, ce jour-là, le grand Océan en colère soulevait ses volutes vertes jusque au-dessus des estacades ; elle avait compté les hardis bateaux pêcheurs et admiré les belles filles, à la fière allure, qui vont pêcher les crevettes ; X... n'avait plus de secret pour elle, et son départ approchait ; la veille du jour fixé, elle était au salon avec M. et madame de la Tourneuve ; seul, l'ingénieur semblait animé, il avait rouvert l'album du passé, fermé si longtemps, et il ne se lassait pas de questionner sa cousine :

« Et Lucien Feugerol, qu'est-il devenu ? »

— Il est prêtre et attaché à l'évêché, auprès de monseigneur Pie.

— Qui aurait cru cela? C'était l'étourderie même... Et ta ferme de la Louvière, l'as-tu agrandie?

— Un peu, j'ai acheté le bout de pré qui touchait au jardin, et ce petit bois où tu faisais des tenderies, quand tu étais jeune.

— Oui! quand j'étais jeune! *in illo tempore*. Jene pense plus guère aux tenderies!

— Tu es heureux cependant, mon bon Xavier?

— Nous serions tout à fait heureux, interrompit madame de la Tourneuve, si l'avenir de nos enfants était assuré.

— Ils sont charmants, je les aime, et surtout Jacqueline! quelle âme simple et dévouée avec cette beauté qui s'ignore!

— Oui, sans doute, elle est bien, mais sa sœur a plus de vie et d'entrain, avec ses beaux yeux et son joli sourire. Si nous pouvions les marier toutes deux!

— Qu'est-ce qui empêche?

— Le cruel argent. Nous pouvons doter nos filles, mais pas assez pour que des partis tout à fait convenables se présentent. »

Mademoiselle Octavie avait un air sérieux.

« Qu'appellez-vous des partis convenables, ma chère Caroline? dit-elle enfin.

— Cela s'entend : un jeune homme bien élevé, rien qui sente le rustre ou le parvenu, riche, bien né, bien apparenté.

— Je conçois que vous teniez à l'éducation, voire à la fortune, il en faut beaucoup au temps où nous vivons; mais la naissance?...

— J'y tiens absolument.

— Et toi aussi, Xavier?

— Je l'avoue.

— Vous m'étonnez, mes amis! et qui sommes-nous donc? Enfants de duos et pairs? Certes non. Noblesse de robe? Hélas! non. Notre grand-père, cher Xavier, était un bon et digne fermier, un honnête et laborieux homme, nous sommes de la race qui fournit au pays des soldats, des prêtres et des sœurs de charité! Ton père, Xavier, et le mien, se sont associés pour exploiter un commerce de bois; tu as fait tes classes et tu es entré à l'École: tout cela est fort louable, fort honorable, mais cela ne nous anoblit pas... et tiens! souffre que je te dise combien ce nom que tu as ajouté à notre nom, m'étonne. M. de la Tourneuve! il me semble qu'on parle d'un étranger quand on te nomme ainsi devant moi.

— N'ai-je pas quelque droit à ce nom? c'était celui de la petite métairie que ma mère avait apportée en dot à mon père.

— Et que tu as vendue depuis longtemps. Il me semble, du reste, que la propriété même de la terre ne donne pas droit au nom qu'elle porte. Il doit y avoir des lois pour régler tout cela. Et pourquoi renonces-tu au nom de notre famille?

— Il est affreux ce nom! dit vivement madame

de la Tourneuve, et je crois que je n'aurais pas épousé votre cousin s'il avait fallu m'appeler madame Petit.

— Ce nom cependant a été honorablement porté; n'y a-t-il pas eu un Petit, docteur de l'Université de Paris, et qui, ce n'est pas le plus beau de ses exploits, a fait l'apologie de l'assassinat commis par Jean Sans-peur sur le duc d'Orléans? Dans la *Vie des Saints*, on trouve un Jean le Nain, c'est à peu près la même chose.

— Quand tous les Sages de la Grèce, tous les Pères de l'Église l'auraient porté, il n'en serait pas moins affreux et vulgaire.

— Tu vis trop loin du monde, cousine, dit à son tour M. de la Tourneuve; tu ignores l'importance que ces bagatelles acquièrent dans un certain milieu. Ce sont des hochets vaniteux, possible! mais tout le monde en veut. La plupart de mes collègues, bourgeois comme moi, prennent ces noms qui ne se trouvent pas dans le Nobiliaire, mais qui sont jolis, aristocratiques, qui sonnent bien, qui font à ravir sur une carte de visite ou dans un salon. J'ai suivi le torrent.

— Tant pis, Xavier. Et l'on m'appelait mademoiselle de la Tourneuve, hier, chez toi! je n'ai pas protesté, mais j'en mourais d'envie.

— Tu as eu raison, cela m'aurait fait tort. Tu sais? on a des jaloux. »

Madame de la Tourneuve ne paraissait pas contente; Octavie se rapprocha d'elle et lui dit amicalement :

« Pardon, chère Caroline, de m'être mêlée de ce qui ne me regarde pas, quoique le nom... le même nom... mais, n'en parlons plus. Je pars donc demain, avec le souvenir de vos mille bontés pour moi, et je désire bien que vous me rendiez ma visite en Poitou.

— J'en serais fort heureuse.

— Et vous m'écrirez? Vous me donnerez des nouvelles de vos enfants? les projets de mariage pour vos filles, les examens de Gaston.

— Chère Octavie, je passerai ma plume à Jacqueline; écrire me fait mal aux nerfs, et Jacqueline, au contraire, aime l'écriture.

— C'est une perfection ajoutée à toutes celles que je lui connais.

— Vous êtes fort indulgente.

— Juste, seulement. Je fais des vœux pour que Gaston s'applique, il ne paraît pas fort sur l'étude.

— C'est bien ce qui me chagrine, dit M. de la Tourneuve; quoi qu'on fasse, on ne peut l'assujettir au travail. Il se figure que la vie sera un perpétuel passe-temps. Et, soit dit sans offenser ma femme, Paule est de la même école : s'amuser, s'amuser encore, ne vivre que pour s'amuser. Et ce ne sont pas des amusements champêtres qu'il leur faut, j'en réponds! la bourrée et la musette du Poitou n'auraient pas de succès chez nous.

— Allons, monsieur de la Tourneuve, ne soyez pas trop sévère pour ces pauvres enfants!

— Sévère, moi! Si vous aviez connu feu mon

père! dites Octavie! vous souvenez-vous combien j'étais bridé court, même à l'âge de vingt ans?

— C'était le bon temps, le temps passé! dit-elle avec un sincère regret, comme elle en éprouvait toujours lorsqu'on la ramenait en arrière. Espérons que ces enfants réussiront comme tu as réussi toi-même, et que *Petit* ou *Tourneuve*, ils feront une vie honorable! »

III

UN ENTRETIEN

Avant le départ, fixé à midi, mademoiselle Octavie alla, selon sa bonne coutume, entendre une messe matinale, et Jacqueline la conduisit, non à Saint-Éloi ou à Saint-Jean-Baptiste, mais à la chapelle des Dunes, chère aux marins, aux courageux pêcheurs qui vont, jusque dans les mers du pôle, pêcher la morue : la chapelle n'a pas de grâce architecturale, mais ses murs parlent, tant ils sont revêtus d'offrandes qui rappellent d'immenses dangers, une confiance filiale et une protection tutélaire. Ici, c'est une mère, prosternée au chevet de son fils mourant : elle invoqua le Salut des Infirmes, et l'enfant fut sauvé, ce tableau en fait foi; là ce sont de petits navires, minutieusement gréés par la main patiente d'un vieux matelot; ils rappellent les périls de la mer et l'Étoile du Salut, qu'on ne prie pas en vain; puis, des cœurs d'argent, emblèmes d'autres cœurs soulagés et consolés par la Mère de Dieu et des hommes, et des cierges à la lumière tremblante, qui disent en leur langage : Ayez pitié de nous! gardez-le! sauvez-le! ramenez-le!

A toute heure, des marins, des novices, des femmes sont à genoux et prient, les yeux levés vers Notre-Dame des Dunes, et l'on prie mieux dans cet humble sanctuaire où tant de grâces sont descendues du ciel.

Ce matin-là, auprès des deux dames, agenouillée devant l'autel, une jeune femme priait avec une ardeur extraordinaire, et une joie intense rayonnait sur ses traits; si des larmes roulaient dans ses yeux bleus, c'étaient des larmes d'extase et de bonheur. Elle semblait très pauvre; ses gros vêtements de laine étaient ceux que portent les femmes des marins, mais qu'elle paraissait vraiment riche de santé, de jeunesse et de bonheur! Elle sortit en même temps que ses deux voisines, elle alluma un cierge qu'elle piqua sur le trépied de fer et, rejoignant Jacqueline, elle la salua avec la liberté d'allures qui distingue les gens du Nord, Jacqueline lui répondit en souriant :

« Bonjour, Marie-Rose, vous avez l'air bien content!

— Je crois bien que je suis contente! Mon mari est rentré hier soir de la pêche d'Islande, il se porte très bien, il rapporte une bonne paye;

nous allons passer l'hiver tranquilles avec nos enfants.

— Tant mieux, je vous félicite, Marie-Rose.

— Merci, mademoiselle, maintenant je cours en voie pour les faire tous déjeuner; quel bonheur d'avoir mon mari au coin du poêle... »

Elle s'éloigna d'un pas preste; mademoiselle Octavie la suivit des yeux longtemps, et elle dit enfin :

« Heureuse femme! elle me ferait presque regretter de ne m'être pas mariée! quelle émotion! quelle joie! mais aussi que d'inquiétudes pendant le long voyage de ce mari!

— Ah! ma cousine, si vous voyiez ces pauvres femmes qui attendent le retour des bateaux pêcheurs, si vous voyiez leurs anxiétés et les déceptions cruelles qui souvent les frappent, vous trouveriez qu'elles eussent mieux fait de rester filles.

Mademoiselle Octavie s'arrêta soudain, elle regarda sa jeune parente comme si elle eût voulu scruter le fond de son âme, et s'asseyant sur un des bancs qui sont auprès de la chapelle, elle lui dit brusquement :

« Causons un peu : je pars tout à l'heure, et Dieu sait quand nous nous reverrons, ma chère Jacqueline. Serait-il donc possible que vous ne désiriez pas vous marier?

— Je ne le désire pas.

— Vous êtes une exception, chère, une rare exception! Toutes les filles ne rêvent que cela, comme si le mariage était la vision béatifique. Pour mon compte, je m'en suis toujours méfiée, et vous aussi, à ce que je vois, sage avant le temps.

— Ma cousine, dit Jacqueline avec candeur, ce n'est pas méfiance, c'est autre chose.

— Eh! quoi donc?

— Je vais vous le dire franchement, ma bonne cousine : il me semble que mes parents auront besoin de moi et que j'aurais tort de les quitter; je me tiens là, à leur disposition.

— Vous pensez cela? Vous croyez que cette situation brillante pourrait être éphémère? Vous n'avez pas grande confiance? »

Jacqueline secoua la tête, elle reprit enfin :

« Chère cousine, rien n'est durable ici-bas! Quelque chose me dit que je pourrai leur être nécessaire; à Gaston peut-être, à mon cher père, qui sait? et si je me mariais, je serais liée, enchaînée et, par conséquent, malheureuse.

— C'est là le motif qui vous éloigne du mariage?

— Oui, ma cousine, c'est là le vrai motif.

— Il me semblait bien, dit mademoiselle Octavie, il me semblait bien, ma petite chère, que vous n'aviez pas ainsi que votre très humble servante, un cœur dur comme un pieu... L'autre jour, à dîner, ce jeune officier vous regardait et paraissait fort occupé de vous. Vous rougissez, Jacqueline, comme vous rougisiez alors!

— Ma cousine, dit Jacqueline, ne parlons pas de cela, je vous en supplie !

— Pourtant !

— Non, vous me feriez de la peine, et ce n'est pas là votre intention.

— Mais, mon enfant, pourquoi sacrifieriez-vous une union qui pourrait vous convenir à des idées, à des craintes chimériques ?

— Ma cousine, je sens dans le fond de mon âme que ce ne sont pas des craintes vaines, et vous le verrez. Vous verrez que je leur serai bonne à quelque chose.

— Et le pauvre officier ?

— Qu'il soit heureux ! il en est digne...

— Comment le nommez-vous ?

— M. Yves Saultoys.

— Il n'est pas noble ?

— Oh ! non.

— J'en suis bien aise. Je révere la noblesse, à commencer par nos Lusignan du Poitou, mais je n'aime pas les beaux noms de contrebande. Allons, je ne désespère pas de vous voir un jour Madame Yves Saultoys. »

Jacqueline baissa encore la tête avec un signe négatif, et si mademoiselle Octavie avait eu de meilleurs yeux, elle aurait vu des larmes sous les longs cils de sa cousine.

Neuf heures sonnaient à la tour, elles se levèrent et regagnèrent la maison. Mademoiselle Octavie partit le jour même.

« Nous nous écrirons ! » fut le dernier mot qu'elle jeta à Jacqueline.

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

L'AIÉULE

Enfants, parlez plus bas, votre aïeule repose ;
Près de son grand fauteuil portez votre escabeau,
Approchez de son front votre bouche de rose ;
Les ans et les chagrins ont fait son front plus beau.

Bientôt de ses longs jours l'épreuve sera close,
Dieu lui montrant le terme allège son fardeau.
Son visage serein a déjà quelque chose
De la paix qui l'attend au delà du tombeau.

Enfants, entourez-la d'amour et d'allégresse,
Que vos rayons naissants éclairent sa vieillesse,
Et réchauffent son cœur au vôtre rallumé.

Les bras qui vous portaient ont porté votre mère ;
Et depuis plus longtemps hôtesse de la terre,
L'aïeule a plus souffert, car elle a plus aimé.

MARQUIS ANATOLE DE SÉGUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

GOUGÈRE

Trois œufs, 125 grammes de farine, 75 grammes de beurre, 80 grammes de fromage râpé, un verre d'eau. Mettez l'eau dans une casserole sur le feu, avec le beurre et du sel. Lorsqu'elle bout, ajoutez petit à petit la farine, et battez jusqu'à ce que la pâte se détache de la casserole. Battez ensuite séparément vos œufs et le fromage râpé, comme pour une omelette ; mélangez bien, puis disposez cette pâte en couronne sur une tôle, en vous servant d'une cuiller trempée dans l'eau bouillante. Faire cuire au four.

GATEAU DE FOIES DE POULET

Pour quatre œufs entiers, deux foies de poulet qu'on pile *énergiquement* dans un mortier. Ajoutez-y un œuf puis une bonne cuillerée de crème, battez bien le tout ; de même pour chaque œuf que vous ajouterez. Il faut que le mélange soit parfait et très clair, comme des œufs préparés pour une crème. Ajoutez sel, poivre et passez au tamis. Beurrez un moule, versez-y votre mélange, après y avoir ajouté un peu de beurre frais. Faites cuire au bain-Marie. Servez sur une sauce piquante faite avec du persil et du cerfeuil hachés, moutarde, sel et poivre.

REVUE MUSICALE

L'année nouvelle. — Les souhaits. — Notre ALBUM-PRIME : LES SUCCÈS DU PIANO. — *La Sylphide*. — Ouvrages lyriques de 1883. — *Les Heures paisibles*.



Il y a deux manières d'envisager la fin d'une année, qui touche nécessairement au commencement d'une autre. Dans celle-ci comme dans celle-là, la jeunesse ne voit généralement que des rayons, des fleurs, des sourires. Que ses regards se tournent vers les ombres qui fuient derrière elle ou qu'ils plongent curieusement à travers les voiles de l'avenir, elle n'entrevoit que vapeurs roses, dans ce lointain qui disparaît, que radieux éblouissements dans cette aurore qui se lève.

Mais nous, les vétérans de la vie, les apôtres de la raison et les victimes de la réalité, nous n'apercevons plus ces horizons étincelants, ces lueurs dorées du souvenir qu'à travers les nuages assombris. Aussi devenons-nous sobres de ces souhaits, usage banal, formules de convention, que l'on débite à la manière des perroquets ou des petits enfants auxquels on les apprend. Contentons-nous, chères lectrices, à cette aurore de l'an qui commence, d'élever nos âmes vers Dieu et, dans une fervente prière, demandons-lui du bonheur pour ceux que nous aimons, pour notre pays, pour tous ceux qui souffrent et pour nous-mêmes. Implorons sa miséricorde pour nos ennemis, si nous en avons, et pour tous ceux qui se laissent entraîner hors du sentier du devoir. Cela vaudra mieux qu'un vain souhait qui ne peut rien changer aux décrets de la Providence sur l'avenir qu'elle nous réserve. Cet avenir dépend souvent de la manière dont nous vivons dans le présent, pensée qui se trouve résumée dans cette maxime : « Aide-toi, le ciel t'aidera. »

Voilà, nous dira-t-on, un début bien sérieux pour un *Premier Janvier* ! Nous répondrons qu'au fond des choses les plus légères, les plus futiles, les plus folles même, se trouvent souvent de graves enseignements. Et puis cette minute de recueillement nous fera sentir plus vivement les joies qui nous attendent au milieu de notre chère famille.

N'est-ce pas à elle que nous allons devoir ces

mille petites surprises qu'elle tient en réserve pour le jour de l'an ? Certainement le *Journal des Demoiselles* est appelé à jouer un grand rôle parmi tant de cadeaux d'étreintes préparés. Nous le savons et l'affirmons, en voyant monter chaque jour le flot des demandes inscrites pour notre ALBUM-PRIME.

LES SUCCÈS DU PIANO, recueil dont nous avons donné le mois dernier un aperçu général, mériteraient une analyse très développée, car à chacune de leurs pages on rencontre de réelles beautés musicales à signaler. Ne pouvant tout embrasser dans l'espace limité qui nous est réservé, nous n'avons qu'à puiser au hasard dans les feuillets de ce charmant ouvrage, persuadée sommes-nous de n'en rencontrer aucun qui ne soit de première valeur. Si nous parlons ainsi, c'est que tous, l'un après l'autre, nous ont passé sous les yeux, et jamais tâche ne nous a été plus attrayante.

Quelle profusion de thèmes séduisants : cent vingt-cinq ! pas un de moins. C'est à n'y pas croire, quand on songe qu'en versant un supplément de DIX FRANCS, toute abonnée peut s'offrir cette collection presque inépuisable de distractions artistiques et intellectuelles ! Si l'on n'est pas musicienne soi-même, il est impossible qu'on ne possède pas une sœur, une cousine, une amie qui se distingue dans l'étude du piano ; et alors quel joli et utile cadeau lui offrir, si ce n'est cet Album ?

Ouvrons le volume après en avoir admiré la magnifique reliure si complètement en harmonie avec l'intérieur. C'est la page sixième qui tombe sous nos doigts : *Air des Bijoux*. Nous savons toutes, mesdemoiselles, que le *Faust* de Gounod est un chef-d'œuvre, et que l'*Air des Bijoux* est un bijou lui-même. Il fut l'un des triomphes d'une de nos plus célèbres cantatrices, madame Carvalho.

Quel plaisir pour celles d'entre nous qui, à défaut de voix, possèdent des doigts de fée, d'y trouver des succès semblables, car c'est une musique absolument ravissante.

Si nous regardions plus loin ?... Ah ! voilà qui change de caractère ; page quatre-vingt-douze : *Marche Troyenne*, Berlioz. Ce genre héroïque plaira aux natures sérieuses et éprises des productions sévères du génie musical. Le motif en sol mineur est d'un très beau style. C'est une

pièce extrêmement savante, et il convient d'en bien observer les nuances.

Un des ravissants morceaux de ce recueil, c'est encore celui de *la Jolie Fille de Perth*, de Bizet. Sentiment, grâce, élégance de facture, légèreté, tout y est admirable. L'art musical a fait une regrettable perte dans la personne de ce maître. On s'en aperçoit davantage depuis que sa *Carmen* est chaque soir l'objet d'un nouveau triomphe pour Favart. Notre ALBUM-PRIME en contient les plus remarquables airs. Rien n'est gracieux comme ce duo de Carmen et don José : *Là-bas, dans la montagne*, que nous voyons à notre feuillet cent trente et unième.

Comme nous le disions il y a quinze jours, tout est à citer dans cet ouvrage pour lequel l'administration du JOURNAL DES DEMOISELLES n'a reculé devant aucun sacrifice.

La Statue, de Reyer, ce savant plein de charme, donne la main à *Mireille*, cette grâce du premier maître moderne, Gounod.

Ici, le pâtre de Roncevaux mêle des pittoresques accents à la mâle et énergique voix du valeureux *Roland*, de Mermet.

Là, Camille Saint-Saëns, dans une page maîtresse de son *Timbre d'argent*, trouve les plus belles formules religieuses entre le *Pas des abeilles*, d'une délicatesse exquise, et sa *Chanson napolitaine*, d'une incomparable verve.

Plus loin, nous retrouvons encore Gounod, dans l'*air de Capulet*, de *Roméo et Juliette*, une des plus brillantes inspirations du recueil. A côté se dessinent les grandes lignes de *Macbeth*, du maestro Verdi, qui font paraître plus douces et plus pénétrantes encore les harmonies suaves de l'« *Angelus* » et du « *Noël* », de *Fior d'Aliza*, de Victor Massé. Le « *Chœur de la noce* » qui termine ce morceau de premier ordre et qui se trouve le dernier de notre ALBUM, est une des plus parfaites pages de ce maître charmant. Nous voudrions prolonger ces citations; mais déjà il nous faut renoncer ce mois-ci à nous occuper des théâtres lyriques, et il nous reste encore quelques lignes à ajouter. Ce ne sera pas cependant sans avoir dit, pour être aussi complète que possible, qu'il n'y a pas de plus gais refrains, de motifs plus réjouissants que ceux d'Offenbach, d'Audran, de Ch. Lecoq, dans les *Contes d'Hoffmann*, la *Mascotte* et la *Princesse des Canaries*. Nous y avons largement puisé pour donner à notre ALBUM-PRIME tout l'attrait récréatif qu'il fût possible d'y introduire.

Après cette quantité vraiment remarquable de pages hors ligne, pour le piano, nos lectrices nous saurons gré de leur signaler une nouveauté

pour le chant, qui possède toutes les grâces faites pour leur plaisir.

L'auteur, M. Auguste Urbain, enlevé à l'amour de sa famille, comme à l'art musical, était le frère d'une de nos plus distinguées collaboratrices, mademoiselle Aphélie Urbain.

Dès les premières publications de ce musicien de talent, on put voir à quel avenir il était promis. On sentait l'âme tout entière s'échapper dans ces inspirations, comme si elle avait hâte de se manifester à la terre avant de reprendre le chemin des cieux. Il suffit de lire une ligne de cette musique, pour sentir que c'était une âme de poète.

La Sylphide, romance que nous recommandons aujourd'hui, porte ce caractère poétique et voilé, ce sentiment de l'infini qui étreignait les Millevoies, les Gilbert et tant d'autres marqués du sceau de la fatalité.

Faut-il le dire? Malgré la grâce juvénile de l'inspiration, la légèreté du rythme, le tour délicat de l'instrumentation, on sent de mystérieuses larmes à travers les sourires de cette *Sylphide*, mélodie aussi facile que gracieuse, d'ailleurs. Elle se trouve à Paris, 11, boulevard Haussmann, au comptoir général de musique.

Il nous reste à donner comme nous en avons l'habitude, la nomenclature des opéras représentés pendant l'année 1883 sur nos premières scènes lyriques, et dont nous avons rendu compte.

Henry VIII. — Lakmé. — Mathias Corvin. — Le Portrait.

Il convient de joindre à ces titres ceux des compositions lyriques remarquables qui ont été soit exécutées, soit publiées, et dont nous avons aussi donné l'analyse :

Le Printemps. — Farfadette. — Cassandre. — Les Douze Mois de l'année. — Les Scènes enfantines.

Deux événements importants au point de vue musical ont été accomplis cette année :

La résurrection du Théâtre-Italien et la création — à peu près certaine — de l'Opéra-Populaire.

Enfin la publication de l'ALBUM-PRIME du *Journal des Demoiselles*, LES SUCCÈS DU PIANO, mérite de figurer au nombre des derniers faits intéressants de 1883.

Quoiqu'en dehors de nos attributions, on ne nous en voudra pas d'enregistrer ici le succès qu'obtient en ce moment le nouveau volume de Poésies que M. Paul Collin a fait paraître dernièrement; les *Heures paisibles*, feront passer de délicieux moments aux amateurs en quête de distractions artistiques et élevées.

MARIE LASSAVEUR.



CORRESPONDANCE



TOUT a été dit sur le jour de l'an, et pourtant il y a toujours à dire, puisque chacun se croit obligé d'ajouter son mot à chaque nouvelle échéance. Vous pensez bien que je vais faire comme tout le monde : une femme ne peut résister à l'occasion quand il s'agit de parler ; mais, soyez tranquilles, ce ne sera pas pour dire du mal de ce jour fameux qu'il est de mode de honnir, de conspuer, tout comme si sa venue ne faisait pas la joie d'un grand nombre. Je suis du parti de la jeunesse, de ceux qui pensent qu'il est doux de recevoir et plus doux encore de donner ; je soutiens les polichinelles, les lapins-tambours, les fondants, les papillotes et leurs propriétaires contre les gens moroses qui ne savent parler que de cartes de visite, de lettres cérémonieuses, de démarches pénibles, et qui encombrant la vie de leurs doléances égoïstes. Eh ! mon Dieu, oui, nous le savons, c'est assommant d'écrire ; mais la réponse ?... C'est terrible de courir tout le jour comme une dératée, mais le repos du soir !... Allons, ne vous plaignez pas toujours, ne fût-ce que pour donner courage à ceux qui sont vraiment à plaindre.

J'en reviens aux joies de la Saint-Sylvestre qui soulèvent une foule de questions intéressantes, de débats passionnés, de réflexions humoristiques, et nous montrent l'humanité sous des faces bien diverses et quelquefois bien plaisantes.

Ces études, du domaine de la psychologie, sont au-dessus de mes moyens ; mon ignorance m'empêche de les aborder, du moins sous leur forme technique : tout ce que je puis faire, c'est de constater qu'elles ont une réelle importance et produisent les résultats les plus imprévus et les plus divergents. Il y a, par exemple, la grave affaire de savoir si l'on préfère la surprise à l'objet désigné par avance après un mûr examen. Ces deux systèmes ont leurs adeptes, leurs fanatiques, je n'oserais pas me prononcer.

La surprise, c'est le bonheur instantané, le coup de foudre : On sonne ; — voici pour mademoiselle, — on vous remet un carton brun ; — d'une main fébrile vous cherchez à dénouer les ficelles, mais en vain ; plus vous secouez, plus les nœuds se serrent : « Georges donne-moi les ciseaux qui sont sur la cheminée, vite ; ton canif, n'importe

quoi ! » Georges, qui est à l'âge ingrat, vous présente un pinceau que vous rejetez avec fureur.

Enfin le carton s'ouvre, et vous admirez votre trésor. Un col de fourrure ; la couleur, la coupe, tout est parfait ; il s'harmonise admirablement avec votre manteau neuf et votre frais minois : le plaisir vous embellit encore.

On sonne de nouveau ! Vous avez pris goût aux cartons : celui qu'on vous remet est vert ; à part cette nuance, il ressemble terriblement au précédent. Georges, qui flaire une déception pour sa sœur, lui offre spontanément son poignard, que dis-je, il fait sauter les ficelles et pose délicatement sur ses épaules un col de fourrure exactement semblable au premier. Il reçoit une bourrade, et n'en rit que plus fort.

Cet âge est sans pitié.

Il y a comme cela deux ou trois mécomptes par an ; ce n'est pas toujours un col qui en fournit la matière, non, cela varie suivant les âges, les progrès de la science, les caprices du luxe. — Je me rappelle que lorsque j'étais infiniment jeune, il y eut autour de moi une épidémie de stéréoscopes : j'en eus sept pour ma part ! Et comme j'étais extrêmement myope on eut soin de me les choisir à verres convexes, de façon que je n'ai jamais su ce qu'on voyait dedans.

Voilà un des bons côtés des surprises, il y en a d'autres fort heureusement ; vous les trouverez sans moi.

Et le cadeau longuement médité ; celui que le donateur fait précéder d'un interrogatoire subtil : Dis donc, fillette, fais-moi voir ta chambre. — Mais mon oncle, ou mon parrain, ou mon tuteur (c'est toujours un homme qui a cette délicatesse mystérieuse qui ne trompe que lui), vous la connaissez bien, je vous l'ai montrée il y a deux mois. — Je voudrais admirer la vue qu'on a de ta fenêtre. (Votre chambre donne sur la cour), ou admirer ton plafond (il est traversé par une lézarde qui fait votre désespoir).

Enfin vous introduisez votre ami dans le sanctuaire : il regarde, compare, mesure ; votre chambre est bourrée, il n'y a pas de place pour la moindre chose ; la figure du brave homme s'allonge, sa perplexité devient un tourment. Il vous en avoue la cause que vous connaissez aussi bien que lui, et vous quitte après vous avoir laissé le choix entre deux ou trois objets à votre convenance.

Alors on perd le sommeil, on hésite, on cherche; vingt fois on change d'avis : finalement on demande l'album, et l'on regrette toute l'année le nécessaire; ou bien on choisit le nécessaire, et l'on s'aperçoit bien vite que l'album était bien plus nécessaire. Horreur! j'ai fait un jeu de mots.

Je connais une charmante jeune fille qui a trouvé le moyen d'échapper à tous ces mécomptes de la surprise à répétition et du choix embarrassant; j'ai envie de vous donner sa recette, elle peut vous être fort utile. « Quand on veut me faire vraiment plaisir, me disait-elle gentiment l'année dernière, on demande à maman ce que j'aime et ce qui me manque : elle le sait mieux que moi et ne s'est jamais trompée. »

Cette année ma jeune amie est fixée en province, et j'ai dû lui écrire pour savoir de quelle nature serait mon petit souvenir annuel; voici la lettre que m'ont valu mes propositions :

« Ma petite tante (c'est le nom d'amitié qu'elle me donne lorsqu'elle me prépare quelque tour de sa façon),

» Ta lettre m'a transportée dans le pays des fées bienfaisantes, où l'on n'a qu'à vouloir pour obtenir. Je te voyais dans ces régions fortunées avec ton air digne, une baguette à la main, une étoile au front, commandant aux génies de m'obéir au moindre signe. Cette vue m'était douce, et je me plaisais à la prolonger en passant la revue de tous mes caprices. Oh! petite tante, si tu savais comme ils étaient nombreux, j'étais en veine. Il y en avait de toutes les dimensions; ils se pressaient dans ma tête, se culbutaient, se voilaient la place : c'était un vertige.

» J'avais d'abord envie d'une sortie de bal avec un certain gland posé d'une certaine façon qui en fait un objet tout à fait à part; mais à force de tirer sur ce gland, je l'ai cassé, c'est-à-dire je l'ai pris en dégoût; et le chaud vêtement a été remplacé par un beau livre qui devait m'apprendre beaucoup de choses que j'ignore; pendant que je m'occupais de relire, j'ai désiré de passion un cahier à serrure où je puisse chaque jour écrire mes impressions du lendemain, non, de la veille : c'est si bon un ami discret et complaisant qui vous écoute toujours sans vous donner jamais tort; puis est venu le tour des bijoux; que sais-je? rien ne pouvait fixer mon désir; peu à peu, sous l'influence de je ne sais quelle vague amertume, j'ai pris en dégoût ce que j'aime le mieux; le croirais-tu, tante chérie, je me suis mise à pleurer tant j'avais le cœur gros.

» Sur les entrefaites est entré M. Paul M***. Tu sais, le frère de ton amie que tu nous as présenté, il y a quelques mois; qui est si bon, si aimable, si spirituel, si distingué, si intelligent, si dévoué, si... tout! Mes larmes roulaient encore sur mes joues, il en a paru très affecté, et j'ai dû lui en avouer la cause à ma grande honte, d'autant que je me sentais déjà toute consolée.

» Maman était derrière moi qui toussait à

toute minute; elle avait des chats dans le gosier, et M. Paul des gants gris tendre. Alors il a offert de me tirer d'embarras et de m'aider à choisir, à condition que je ne pleurerai pas s'il ne rencontrait pas juste ce qui me plaisait. J'ai promis d'être raisonnable et d'accepter son choix en aveugle, et vraiment je n'y avais aucun mérite étant sûre à l'avance que ce qu'il inventerait me serait agréable.

» Alors il a un peu pâli et m'a dit très doucement : « Si vous demandiez une couronne de fleurs d'oranger? » Ma petite tante, est-ce que tu comprends? Moi, j'ai saisi du premier coup, et je me suis jetée dans les bras de maman qui avait bien plus de chats qu'on ne peut s'imaginer et dans les yeux de grosses larmes qui ont remplacé les miennes. Pauvre mère, nous l'aimerons bien!

» Alors, ma chérie, des fleurs d'oranger, beaucoup de fleurs d'oranger que tu m'apporteras toi-même le mois prochain; c'est le cadeau réservé à l'amie la plus chère, tu comprends que nulle autre ne peut briguer cette faveur avant toi. Je t'aime plus que l'univers; je te dois mon bonheur, sois bénie.

» YVONNE. »

Voilà un dénouement! Que vous en semble, mesdemoiselles? Pour moi, ce qui me frappe dans cette lettre, c'est ce rôle attachant de fée gracieuse qu'on m'attribue avec tous pouvoirs sur le bonheur des autres. Puisque j'ai en main l'instrument classique, la baguette traditionnelle, je me demande si je ne ferais pas bien d'en user à votre bénéfice en faisant surgir un mari sur votre route... J'ai la main heureuse, vous le voyez par ce qu'en dit Yvonne, et un mari me paraît un cadeau de choix qui a bien sa valeur. Je vous vois sourire, vous ne dites pas non.

Un mari!... quel thème à variations, et combien de virtuoses s'y essayent. Quel sujet de méditations, de préoccupations, de craintes, de désirs, Quel oiseau rare, quel talisman, quel paravent, etc., etc.! Je m'arrête, les points d'exclamations se multiplieraient jusqu'à la fin de ma page sans que je pusse exprimer la magie du tableau que ce seul nom de mari évoque devant mes yeux.

Volontiers, chères lectrices, je vous souhaiterais un mari, puisque c'est un phénix, une perle rare, un objet précieux. Mais il est si fragile! et quelle responsabilité pour moi si mon souhait se trouvait suivi d'effet dans le courant de l'année. Non, vraiment, je manque de courage, et j'aime mieux vous vouloir autre chose : une bonne santé, une vie heureuse; des fleurs au printemps, des fruits à l'automne; pour les devoirs à remplir, du courage; pour les plaisirs, de la modération : tout cela est très bien et ne compromet personne; au moins je suis sûre de ne recevoir aucun reproche de vous, tandis que pour l'article précédent j'aurais d'ici à six mois un compte terrible à rendre; les réclamations pleuvraient dru au bureau des renseignements.

« Il est exigeant, me diraient les unes, négligent, soupireraient les autres. Il s'empare comme le lait sur le feu, écrirait celle-ci, son indolence défie toute description, appuierait celle-là. Impossible de faire ce qu'on veut, de dépenser ce qui est agréable, de dire ce qui passe par la tête, de lire ce qui passe dans celle des autres. C'est votre faute, reprendrait le chœur à l'unisson, qu'aviez-vous besoin de nous souhaiter tant de

bonheur; notre part n'était-elle pas suffisante : nous voici encombrées, nous succombons; grâce! »

Allons, j'abandonne ma baguette magique et ne veux plus m'en servir : elle pourrait vous faire plus de mal que de bien. Je renonce à être fée afin de rester votre amie : c'est le seul souhait que je me permettrai pour moi-même au début de cette année nouvelle. C. DE LAMIRAUDIE.

PENSÉES ET MAXIMES.

Il ne faut jamais insister avec vivacité sur des opinions indifférentes. Le principal intérêt doit être de plaire à qui l'on parle, et non de lui montrer qu'il a tort.

Un compliment bien senti et jeté dans un bon moule est un des plus savoureux condiments de la conversation entre gens qui s'aiment et qui s'estiment. Le compliment n'est pas flatterie.

LOGOGRIPE

Bien que je ne sois qu'une bête,
Je suis puissant, avec ma tête;
Je vous nourris, labourant vos sillons,
Vous fournissant et rôtis et bouillons...
— Mais, petit, délicat, sans tête,
Vous me voyez servir aux oisillons,
Avant qu'ils soient éclos, leur première pâture,
Puis aux convalescents servir de nourriture;
Je conviens encore à l'enfant.
On dit pourtant que je suis échauffant!
— Mais du moins je contiens du feu, la chose est sûre.

CHARADE

Mon premier au toucher cède fort aisément,
Mon second sous les doigts se change en vêtement;
Et mon tout, dans les airs agité par Eole,
Bat sans cesse de l'aile et jamais ne s'envole.

CHARADE

Un pronom possessif fixera mon premier,
Un arbre audacieux formera mon dernier;
Qu'un arbre encore désigne mon entier.

RÉBUS



Explication de la Charade de Décembre : *Téraspic*. — Mots du Logogripe : *Combours, Cobours*,

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY